

Le mot grec ogkos ou de l'utilité d'Hippocrate pour comprendre les textes poétiques

Jouanna, Jacques

Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Année 1985, Volume 129, Numéro 1
p. 31 - 62

[Voir l'article en ligne](#)

Avertissement

L'éditeur du site « PERSEE » – le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation – détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation. A ce titre il est titulaire des droits d'auteur et du droit sui generis du producteur de bases de données sur ce site conformément à la loi n°98-536 du 1er juillet 1998 relative aux bases de données.

Les oeuvres reproduites sur le site « PERSEE » sont protégées par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle.

Droits et devoirs des utilisateurs

Pour un usage strictement privé, la simple reproduction du contenu de ce site est libre.

Pour un usage scientifique ou pédagogique, à des fins de recherches, d'enseignement ou de communication excluant toute exploitation commerciale, la reproduction et la communication au public du contenu de ce site sont autorisées, sous réserve que celles-ci servent d'illustration, ne soient pas substantielles et ne soient pas expressément limitées (plans ou photographies). La mention Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation sur chaque reproduction tirée du site est obligatoire ainsi que le nom de la revue et- lorsqu'ils sont indiqués - le nom de l'auteur et la référence du document reproduit.

Toute autre reproduction ou communication au public, intégrale ou substantielle du contenu de ce site, par quelque procédé que ce soit, de l'éditeur original de l'oeuvre, de l'auteur et de ses ayants droit.

La reproduction et l'exploitation des photographies et des plans, y compris à des fins commerciales, doivent être autorisés par l'éditeur du site, Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation (voir <http://www.sup.adc.education.fr/bib/>). La source et les crédits devront toujours être mentionnés.

COMMUNICATION

LE MOT GREC "ΟΓΚΟΣ, OU DE L'UTILITÉ D'HIPPOCRATE
POUR COMPRENDRE LES TEXTES POÉTIQUES,
PAR M. JACQUES JOUANNA

L'étude de la *Collection hippocratique* a eu son âge d'or en France au XIX^e siècle. Cet ample *Corpus*, formé d'une soixantaine d'écrits médicaux attribués au plus célèbre des médecins grecs des V^e et IV^e siècles av. J.-C., Hippocrate, a été l'objet d'une monumentale édition critique avec traduction, en dix volumes, par Émile Littré¹. L'intérêt pour ces écrits, au XIX^e siècle, venait encore de leur contenu médical. Hippocrate était édité et traduit essentiellement par des médecins pour des médecins praticiens. Le but de Littré, comme il le disait dans sa *Préface*, était de mettre les œuvres hippocratiques à la portée des médecins de son temps². Actuellement on assiste, depuis quelques décennies, à une renaissance des études hippocratiques en France ; mais les centres d'intérêt se sont déplacés après Littré, car Hippocrate, par suite des progrès de la médecine depuis la fin du XIX^e siècle, a cessé d'être un modèle médical. Cette renaissance des études hippocratiques a été l'œuvre, d'abord séparée, puis conjointe, des philosophes, des historiens de la médecine et des philologues.

Pour m'en tenir à la philologie, la *Collection hippocratique* offre un large champ d'exploitation dans trois domaines différents, mais complémentaires : l'histoire de la tradition du texte et son édition ; l'étude de la langue et d'un vocabulaire technique en formation ; enfin, la relation entre cette littérature technique et les autres genres littéraires contemporains : rhétorique, histoire, philosophie, théâtre. De ces trois domaines, le plus séduisant est évidemment le dernier car les œuvres des médecins de la période classique s'insèrent dans ce vaste mouvement du V^e siècle av. J.-C. « où l'homme s'affranchit de la pensée mythique pour entrer dans le rationalisme », comme le dit M^{me} de Romilly dans *Patience, mon cœur*³, et où il

1. É. Littré, *Œuvres complètes d'Hippocrate*, 10 vol., Paris, 1839-1861. Sur cette édition, voir J. Jouanna, « Littré, éditeur et traducteur d'Hippocrate », *Actes du Colloque Émile Littré 1801-1881*, Paris, 7-9 octobre 1981, Paris, 1983 (= *Revue de Synthèse* n° 106-108), p. 285-301.

2. É. Littré, *Œuvres complètes...*, I, p. ix.

3. J. de Romilly, « *Patience, mon cœur !...* ». *L'essor de la psychologie dans la littérature grecque classique*, Paris, 1984, p. 10.

prend conscience de son pouvoir — et aussi des limites de ce pouvoir — en inventant toute une série de τέχναι, d'arts ou de sciences⁴. Parmi ces arts, la médecine occupe une place de choix dans la réflexion des Grecs, non seulement parce qu'elle préserve ou restaure l'un des biens les plus précieux, la santé, mais aussi parce qu'étant une science du corps elle a fourni aux philosophes du iv^e siècle un modèle pour les sciences de l'homme, la rhétorique et la politique.

Mais ce n'est probablement pas de ce domaine, déjà passablement bien connu, que viendront dans les années prochaines les nouveautés les plus marquantes. C'est plutôt des études sur la langue, car la *Collection hippocratique* reste actuellement un immense réservoir de la langue grecque quasiment inexploité. Comme les *Histoires* d'Hérodote, les écrits hippocratiques sont rédigés en dialecte ionien, qui était la langue scientifique de l'époque. Ils constituent un *corpus* de la langue ionienne plus vaste que celui d'Hérodote, et certains de ces traités ont des chances d'être plus anciens que la prose de l'historien. C'est dire que la *Collection hippocratique* devrait retrouver une place de choix dans l'histoire de la langue grecque. En fait, si l'étude de cette langue médicale a été relativement négligée jusqu'à présent, c'est à cause de l'ampleur de la matière, jointe à l'absence d'index ou de concordance offrant un moyen de la maîtriser. Mais la publication imminente d'une concordance complète de la *Collection hippocratique* faite par ordinateur au Québec, ainsi que la publication prochaine à Hambourg du premier tome d'un *Lexique* complet d'Hippocrate, vont mettre à la disposition de l'ensemble des chercheurs un instrument indispensable, utilisé depuis plusieurs années déjà par quelques spécialistes. L'étude de ce nouveau matériel est très prometteuse. Il offre non seulement des critères sûrs pour mettre de l'ordre dans la grande masse des traités de la *Collection hippocratique*, mais il constitue aussi une excellente base de départ pour réexaminer sous un angle nouveau l'histoire et le sens de termes grecs de l'époque classique.

Plusieurs raisons expliquent la valeur exceptionnelle de ce témoignage : d'abord l'étendue et la richesse inégalée à l'époque classique d'un *Corpus* qui présente nombre de termes nouveaux ; ensuite, l'étroitesse des relations entre vocabulaire poétique et vocabulaire technique, dans la mesure où ils sont issus, en partie, d'un fonds commun ionien ; enfin et surtout, ce qui donne du prix à ce témoignage, c'est le caractère concret des emplois. Comme les médecins sont aux prises avec la réalité la plus concrète, l'étude de leur prose technique est une sorte de pierre de touche qui permet souvent d'approcher de la façon la plus précise possible le sens originel d'un

4. Voir A.-J. Festugière, *Hippocrate. L'ancienne médecine*, Paris, 1948, p. 32.

mot souvent estompé, en apparence au moins, dans ses emplois poétiques, et d'éclairer, par un choc en retour, ces emplois poétiques par référence aux emplois concrets de la prose technique. Ainsi peut-on espérer retrouver, dans les cas les plus favorables, la cohérence des emplois et des sens que les glossateurs anciens ont accumulés de façon empirique dans leurs lexiques, et que les dictionnaires modernes ont organisés parfois de façon trop systématique, ce qui n'est pas sans incidence sur l'étymologie.

*

Je prendrai pour exemple un terme bien attesté au ^v^e siècle dans le théâtre grec, tragique ou comique, et dans la prose des médecins, le substantif ὄγκος. Si l'on consulte un glossaire de l'Antiquité, celui d'Hésychius par exemple, on est frappé par la diversité des sens de ce terme ou de ses dérivés. Les sens concrets « saillie », « barbes d'une flèche », « angles », voisinent avec les sens figurés « bouffissure », « orgueil », « élévation », « grandeur »⁵. Les dictionnaires modernes, depuis celui de Passow qui date de la première moitié du ^{xix}^e siècle, ont introduit une division nette entre ces sens en distinguant deux homonymes se rattachant à deux racines différentes⁶. Le sens technique de « barbes » à la pointe d'une flèche, c'est-à-dire de « crochets » destinés à empêcher de retirer la flèche qui a pénétré dans la chair, attesté essentiellement chez Homère⁷, est attribué à un substantif ὄγκος I, qui désignerait étymologiquement un « objet

5. Voir Hésychius, s.v. ὄγκοι· αἱ ἐξοχαί, καὶ γωνίαι τῶν ἀκίδων, καὶ πώγωνες τοξικῶν βελῶν (« les éminences, les angles des pointes, les barbes des flèches ») ; ὄγκος· φύσημα, ὑπερηφανία, ἔπαρσις, μέγεθος (« bouffissure, orgueil, élévation, grandeur »).

6. F. Passow, *Handwörterbuch der griechischen Sprache*, II Α-Ω Leipzig, 4^e éd., 1831, s.v. ὄγκος. Depuis lors, les dictionnaires présentent cette distinction (H. G. Liddell - R. Scott - H. Stuart Jones, p. 1197 ; A. Bailly, p. 1349 ; É. Boisacq, p. 683 sq. ; J. Pokorny, p. 46 pour ὄγκος « Widerhaken » et p. 317 pour ὄγκος « Tracht », « Last » ; H. Frisk, II, p. 347 : « Eig. « das Getragene, Tracht, Bürde » ; P. Chantraine, *D.E.L.G.*, p. 772 sq.) ; voir aussi P. Chantraine, *La formation des noms en grec ancien*, Paris, 1933, p. 10 (ὄγκος « charge »..., cf. ἡνεγκον) ; J. Kurylowicz, *Études indo-européennes* I, Cracovie, 1935, p. 43 ; É. Benveniste, *Origines de la formation des noms en indo-européen*, Paris, 1935, p. 152 ; R. S. P. Beekes, *The development of the proto-indo-european laryngeals in Greek*, The Hague-Paris, 1969, p. 128 et 132 ; M. Peters, *Untersuchungen zur Vertretung der Indogermanischen Laryngale im Griechischen*, Wien, 1980, p. 1, n. 1.

7. Cet emploi est également présent chez Philostrate, *Imagines*, 2, 23 (ὄγκοι τοῦ βέλους), qui est une réminiscence d'Homère. En revanche, le passage d'Onésandros 19, 3, cité par L. S. J. à côté de celui de Philostrate, n'a pas du tout le même sens. C'est un gonflement produit par une balle de fronde : le projectile (τὸ βέλος), par suite de la vitesse et de l'échauffement dû au frottement de l'air, pénètre au plus profond de la chair « si bien qu'il n'est même pas vu et que rapidement même le gonflement (de la plaie) se referme » (ὥστε μηδ' ὀρᾶσθαι, ταχύ δὲ καὶ τὸν ὄγκον ἐπιμύειν).

recourbé « ; le terme est en effet rapproché du latin *uncus* « crochet », et il est rattaché à une racine qui, comme le dit excellemment Pierre Chantraine dans son *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*⁸, a donné en grec, sous la forme du radical ἄγκ-, « un grand nombre de formes nominales qui se rapportent toutes, mais de façon variée, à la notion de courbure », telles que le hameçon (ἄγκιστρον), l'ancre (ἄγκυρα), mais aussi la vallée (ἄγκος) et le coude (ἄγκων). En revanche, tous les autres sens de ὄγκος, qui apparaissent à partir de Parménide, sont attribués à un substantif ὄγκος II qui désignerait étymologiquement la « charge », le « poids », car il est rattaché à la racine de l'infinitif ἐνεγκεῖν qui signifie « porter ». Selon le dictionnaire de Passow⁹, ὄγκος II serait synonyme de φόρτος « la charge », car la relation entre φέρω « porter » et φόρτος « la charge » est analogue à celle qui existe entre ἐνεγκεῖν « porter » et ὄγκος.

Ce substantif ὄγκος II offre un bel exemple, parmi d'autres, de la richesse insoupçonnée de la langue hippocratique et de son importance pour l'histoire des mots. Nul autre *corpus*, aux v^e et iv^e siècles, ne présente autant de dérivés et de composés de ce terme, comme il ressort clairement du tableau de répartition des emplois joint en Annexe I, *infra*, p. 56. Sur seize dérivés ou composés attestés durant cette période, onze sont présents dans la *Collection hippocratique*. Les autres œuvres sont beaucoup moins riches ; la mieux fournie pour le v^e siècle, c'est celle d'Euripide, qui n'en comporte que trois, et pour le iv^e siècle c'est celle d'Aristote, qui n'en présente que cinq. Et il est notable que tous les dérivés attestés dans la tragédie et dans la comédie sont également présents dans la *Collection hippocratique*, ce qui suffirait à justifier une comparaison entre les emplois poétiques et les emplois techniques.

Mais l'utilité du témoignage hippocratique est plus manifeste encore pour la détermination du sens originel de ce substantif et de ses dérivés, car ces mots se rencontrent dans des emplois très concrets. Il y a trois grands domaines où les médecins hippocratiques avaient à décrire la réalité la plus concrète avec la plus grande minutie : la description des symptômes, les opérations chirurgicales, et les prescriptions pharmacologiques ou diététiques. Or dans les trois domaines ainsi définis, ce qui frappe dès l'abord, c'est que les emplois de ὄγκος ne s'expliquent pas à partir du sens de « charge », « poids », considéré pourtant comme fondamental par les modernes ; mais le terme désigne d'abord très concrètement le « gonflement ».

8. P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris, 1968, p. 10.

9. F. Passow, *Handwörterbuch...*, s.v. ὄγκος : « Ὀγκος in der 2ten Bdtg. scheint ein ganz andres Wort zu seyn, das mit ἄγκων ἄγκος, *uncus* gar nicht verw., sondern mit Buttm. *Lexil.* p. 288 vom Stamm ἔΓΚΩ, ἐνεγκεῖν herzu-leiten, und also mit φόρτος durchaus gleichbedt. ist ».

Ce sens est particulièrement net dans le domaine de la description des symptômes. Pour établir leur pronostic, lorsqu'ils arrivaient au chevet d'un malade, les médecins hippocratiques observaient avec la plus grande attention certaines parties du corps, notamment l'hypocondre, c'est-à-dire la région du ventre située sous les côtes. Le gonflement de cette partie du corps était considéré comme un signe particulièrement néfaste et pouvait annoncer le délire. Or pour désigner le gonflement de l'hypocondre, les médecins emploient ὄγκος parmi d'autres synonymes. Voici par exemple le début de la fiche d'un malade de l'île de Thasos, dans le livre I des *Épidémies* : « Le Clazoménien qui demeurait auprès du puits de Phrynichidès fut pris d'une forte fièvre. Il eut dès le début de la douleur dans la tête, le cou et les lombes. Aussitôt la surdité se déclara. Point de sommeil ; fièvre vive ; l'hypocondre s'était soulevé avec un gonflement (ἐπῆρτο μετ' ὄγκου)¹⁰ ». La traduction de ὄγκος par « gonflement » est d'autant plus sûre que son contraire chez Hippocrate est un terme désignant l'affaissement, σύμπτωσις. C'est ainsi que l'auteur des *Épidémies II* oppose au gonflement de l'hypocondre l'affaissement des vaisseaux¹¹. Cet emploi de ὄγκος avec le sens de « gonflement »¹² s'est perpétué dans la prose médicale grecque de l'époque impériale, par exemple chez Arétée de Cappadoce, médecin du 1^{er} siècle ap. J.-C., dont l'œuvre comporte une trentaine d'occurrences de ὄγκος avec le sens de « gonflement, tumeur », c'est-à-dire plus que dans l'ensemble de la *Collection hippocratique* elle-même¹³. Et un siècle plus tard, Galien, le médecin grec le plus célèbre après Hippocrate, a rédigé tout un traité sur les *Tumeurs contre nature* où il désigne les tumeurs du nom de ὄγκοι¹⁴. Le terme a même été repris dans la prose médicale moderne : le dictionnaire de Littré signale « oncotomie » qu'il glose par « ouverture d'une tumeur avec un instrument tranchant », et le *Dictionnaire de médecine* de Jean Hamburger mentionne plusieurs mots formés sur ὄγκος parmi lesquels il y a « oncogène », glosé par « qui provoque ou qui favorise l'apparition de tumeurs », et « oncologie », synonyme de « cancéro-

10. *Épidémies* I, 13, 10 (Littré II, 704, 16 sqq. = Kuehlewain I, 210, 15 sqq.).

11. *Épidémies* II, 1, 6 (Littré V, 76, 12) συμπτώσεις φλεβῶν, ὄγκοι ὑποχονδρίων « affaissement des vaisseaux, gonflement des hypocondres ».

12. Il va de soi que le sens de « gonflement », « grosseur », est confirmé par les dérivés. L'adjectif ὀγκώδης est employé, comme ὄγκος, à propos du gonflement de l'hypocondre (*Prorrhétique* I, c. 144, Littré V, 562, 11 sq.). L'adjectif ὀγκηρός est employé, par exemple, à propos des gonflements sous la mâchoire dans une angine (*Épidémies* II, 2, 24, Littré V, 96, 5), du gonflement de la matrice (*Nature de l'enfant*, c. 21, Littré VII, 512, 4 = Joly 67, 15), ou de la rate (*De l'usage des liquides*, c. 6, Littré VI, 130, 4 = Joly 168, 25 sq.).

13. Voir l'index de l'édition de C. Hude, *Aretaeus*, C. M. G. II, 2^e éd., Berlin, 1958, p. 246-247. ὄγκος y est traduit par *tumor*.

14. Galien, éd. Kühn VII, 705-732.

logie ». Les termes « oncogène » et « oncologie » ont du reste tendance à se substituer aujourd'hui, dans le langage des médecins, à « cancérogène » et « cancérologie », comme en témoigne le dernier ouvrage de Jean Bernard, *L'Enfant, le sang et l'espoir*. Cela donne donc une certaine actualité au réexamen du sens du mot grec *ὄγκος*.

En plus du gonflement, le terme désigne dans la *Collection hippocratique* la grosseur d'un corps, son « volume »¹⁵. Par exemple, selon l'auteur du *Mochlique*, l'homme est de tous les êtres vivants celui qui a la poitrine la plus étroite d'avant en arrière « pour son volume » (*ἐπ' ὄγκον*)¹⁶. Ce second sens ne se laisse pas réduire non plus à la notion de charge ou de poids. Pour illustrer ce point, je prendrai un exemple dans la seconde catégorie de textes où le médecin doit décrire avec minutie la réalité concrète, c'est-à-dire les opérations, soit en chirurgie, soit en gynécologie. Comme ces opérations avaient lieu bien souvent, non dans l'officine du médecin, mais au domicile du malade, l'ingéniosité du praticien devait s'employer à trouver les accessoires nécessaires dans la réalité quotidienne la plus modeste ; c'est dans de tels passages qu'on peut juger au mieux du sens précis de *ὄγκος* et de ses dérivés. Voici un extrait d'un traité de gynécologie intitulé la *Superfétation*¹⁷, où l'auteur décrit la manière de procéder dans un accouchement lorsque le chorion, c'est-à-dire l'enveloppe externe qui entoure le fœtus, ne sort pas facilement avec l'enfant : « (On fera en sorte) que l'enfant suspendu tire par son poids (*βάρος*) le chorion en dehors ; on fera cela doucement, sans violence, pour éviter qu'un arrachement contre nature ne cause de l'inflammation ; à cet effet, de la laine, nouvellement cardée pour qu'elle soit le plus volumineuse possible (*ὥς ὀγκωδέστατα*), sera sous l'enfant, avec deux outres liées ensemble, pleines d'eau, qui s'affaîsseront peu à peu ; la laine sera par-dessus les outres, et l'enfant par-dessus la laine ; on percera les deux outres avec un poinçon, afin que l'eau s'écoule lentement ; l'eau s'écoulant, les outres s'affaîssent ; s'affaîssant, l'enfant tire le cordon ombilical, et le cordon tire le chorion ». Dans cette descrip-

15. Le terme français « volume » ne rend pas compte exactement du caractère concret de *ὄγκος*. C'est « l'étendue » d'un corps, tel qu'il apparaît à la vue dans la totalité de ses contours. Pour exprimer ce caractère concret, le mot « masse » est parfois plus approprié. C'est à ce sens de « volume » (« masse ») qu'appartiennent les emplois de *ὄγκος* chez Parménide (DK 28 B 8, v. 43 : l'Être est limité de partout « semblable à l'*ὄγκος* de la sphère au beau cercle ») et chez Empédocle (DK 31 B 20, v. 1, à propos de l'*ὄγκος* du corps des hommes, et 31 B 100, v. 13 à propos de l'*ὄγκος* de l'air ; comp. dans le même fragment, au v. 11, le « corps » (*δέμας*) de l'eau).

16. *Mochlique*, c. 1 (Littre IV, 342, 14 sq. = Kuehlewein II, 246, 20). Le substantif *ὄγκος* peut aussi désigner à lui seul chez Hippocrate « quelque chose de volumineux » ; voir, par exemple, *Articulations*, c. 26 (Littre IV, 138, 1 = Kuehlewein II, 144, 20) : *ὄγκον μαλθακὸν ὑποθεῖς* « en plaçant dessous quelque chose de volumineux et de moelleux ».

17. *Superfétation*, c. 8 (Littre VIII, 480, 15-24.)

tion — dont on soulignera, en passant, qu'elle est représentative de la médecine hippocratique soucieuse de respecter la nature et d'opérer avec douceur —, un adjectif de la famille de ὄγκος, ὄγκώδης, qualifie la laine qui doit servir de coussin protecteur à l'enfant. Le contexte montre clairement que tout sens dérivé de la notion de poids est inapproprié, car ce que l'on recherche en cardant la laine, ce n'est pas à la rendre pesante, mais à la rendre volumineuse pour que le coussin de laine destiné à protéger l'enfant du contact des deux autres soit aussi moelleux que possible. Le poids, dans ce passage, est désigné par un autre terme, le substantif βάρος; c'est le poids de l'enfant qui tire le chorion. Cet exemple montre donc la distance qui sépare la notion de volume de celle de poids, et en revanche la proximité qui existe entre les sens de gonflement et de volume, qui rendent compte du sens de ὄγκος et de ses dérivés dans la *Collection hippocratique*.

Il n'est pas possible toutefois d'éluder ici une objection qui vient à l'esprit. Dans la mesure où poids et volume sont souvent associés dans l'expérience la plus immédiate, une confusion entre le poids et le volume ne peut-elle pas s'être produite dans certains contextes moins précis ? Par exemple, lorsqu'un médecin hippocratique, l'auteur de *Maladies des Femmes I*, c. 84, donnant la recette d'un médicament, prescrit de découper une plante et de broyer les graines d'une autre plante en prenant un « ὄγκος égal »¹⁸, s'agit-il d'un volume égal ou d'un poids égal ? L'indétermination laissée par le contexte est levée en rapprochant, ce qui à ma connaissance n'a jamais été fait, trois textes d'Hippocrate, d'Aristote et d'Archimède où le volume et le poids des corps sont nettement distingués, et où le terme ὄγκος ne peut désigner que le volume. L'auteur du traité hippocratique du *Régime*, dans un catalogue sur les propriétés des aliments au livre II, c. 56, souligne, conformément à une idée chère aux médecins hippocratiques, l'influence du climat sur les qualités des productions naturelles. Voici le passage : « Les substances provenant des localités dépourvues d'eau, sèches et étouffantes, sont plus sèches, plus chaudes, et donnent plus de vigueur au corps, parce que, à ὄγκος égal, elles sont plus pesantes (βαρύτερα), plus denses et plus nutritives que celles qui proviennent de localités humides, arrosées et froides »¹⁹. L'expression « à ὄγκος égal » est exactement la même que celle qui était employée dans la recette du médicament ; mais ici le contexte ne laisse plus aucun doute sur le sens. Puisque l'on compare deux choses qui ont le même ὄγκος, mais n'ont pas le même poids, il est clair que ὄγκος n'a pas le sens de « poids » et ne peut

18. Littré VIII, 208, 20.

19. Littré VI, 566, 14-18 (= Joly 56, 17-57, 1).

désigner que le volume. Partant d'une constatation analogue à celle du médecin hippocratique, Aristote déclare, dans le livre IV de son traité sur le *Ciel* (IV, 2, 309 a 4-5) : « Nous constatons que de nombreux corps sont plus pesants (*βαρύτερα*) tout en ayant un *ὄγκος* plus petit : tel est le cas du bronze par rapport à la laine ». Et il rappelle que certains physiciens présocratiques s'étaient efforcés d'expliquer ce phénomène par l'hypothèse du vide contenu dans les corps à la fois volumineux et légers. Ce texte d'Aristote, outre son intérêt pour l'histoire des sciences, car il atteste que les Grecs se sont posé très tôt le problème de savoir pourquoi les corps de même volume n'ont pas nécessairement le même poids, confirme la distinction déjà présente dans le traité hippocratique du *Régime* entre le volume désigné par le substantif *ὄγκος* et le poids désigné par l'adjectif *βαρύς*. Cette distinction devient un outil opératoire de la physique mathématique chez Archimède, notamment dans son traité le plus célèbre sur les *Corps flottants* où il démontre plusieurs propositions sur l'équilibre des corps dans un liquide. Voici la proposition n° 5 du livre I : « Toute grandeur solide plus légère qu'un liquide, abandonnée dans ce liquide, sera immergée jusqu'à un niveau tel qu'un volume (*ὄγκος*) du liquide égal au volume de la partie immergée ait un poids (*βάρος*) égal à celui de la grandeur solide tout entière ». Cette distinction entre le volume égal et le poids égal est constante dans les démonstrations d'Archimède sur les corps flottants²⁰. Ainsi, le vocabulaire du volume et du poids est resté d'une cohérence parfaite dans la prose scientifique depuis Hippocrate jusqu'à Archimède en passant par Aristote. Le volume y est désigné par les termes de la famille de *ὄγκος*, tandis que le poids est exprimé par les termes de la famille de *βάρος*.

*

Un tel réexamen des sens de *ὄγκος* et des mots de sa famille dans la prose médicale d'Hippocrate me paraît constituer une base saine pour l'interprétation des emplois poétiques du v^e siècle, qu'ils soient concrets ou figurés. Puisque le théâtre attique contemporain d'Hippocrate puise, en partie au moins, son vocabulaire dans un fonds ionien, comme il a été dit, il est légitime de se demander si les sens concrets de « gonflement » et de « volume », qui sont primordiaux dans la prose ionienne d'Hippocrate, sont également pertinents dans le théâtre attique de la même époque. Et si une comparaison entre Hippocrate et le théâtre attique risque d'être instructive, c'est avant

20. On trouve chez Archimède la distinction entre les deux composés *ἰσοῦγκος* « de volume égal » et *ἰσοβαρής* « de poids égal » (*Corps flottants*, I, 7).

tout par l'examen des passages où les mots de la famille de ὄγκος n'apparaissent que dans la prose médicale et dans la poésie théâtrale. C'est le cas de deux dérivés qui vont offrir matière à deux comparaisons qui, comme nous le verrons, sont exemplaires.

L'un de ces deux dérivés, le substantif ἐξόγκωμα, est attesté uniquement chez Hippocrate et dans une tragédie. A la fin de l'*Héraclès furieux* d'Euripide, le roi d'Athènes Thésée propose son hospitalité à Héraclès qui vient de tuer ses propres enfants dans un accès de folie. Il lui promet des honneurs d'abord de son vivant, puis après sa mort. Voici les honneurs qui lui seront réservés après sa mort (v. 1331-1333) : « Puis, après ta mort, quand tu seras parvenu chez Hadès, toute la cité athénienne te grandira en t'honorant par des sacrifices », λατῖνοισί τ' ἐξογκώμασι, « et par des monuments de pierre », si l'on s'en tient à la traduction de la *Collection des Universités de France* (trad. Léon Parmentier — Henri Grégoire). Cette traduction n'est pas erronée, mais elle ne rend pas compte du sens exact du terme et ne permet pas de saisir le lien sémantique de cet emploi avec les sens fondamentaux de la famille de ὄγκος rencontrés jusqu'ici. Le recours au passage de la *Collection hippocratique* où se trouve la seconde attestation du terme ἐξόγκωμα est éclairante. C'est un passage important pour l'histoire de la médecine, car il décrit pour la première fois ce que l'on a cru pendant longtemps être un cas de luxation spontanée des vertèbres cervicales lors d'une angine « épidémique »²¹. Voici un extrait de cette description (*Épidémies II*, 2, 24) : « Les vertèbres du cou faisaient saillie du côté intérieur, chez les uns plus, chez les autres moins ; du côté extérieur, la région cervicale présentait un enfoncement manifeste... Ceux chez qui la saillie (ἐξόγκωμα) était d'aplomb et sans inclinaison à droite ou à gauche, ceux-là n'étaient pas frappés de paralysie. Parmi les malades, les uns s'amendaient très promptement, mais la plupart allaient jusqu'à quarante jours, et cela sans fièvre dans la plupart des cas, beaucoup même conservant pendant longtemps une portion de la saillie (ἐξόγκωμα)²² ». Ce terme ἐξόγκωμα, employé deux fois dans ce passage hippocratique, a un sens attendu qui se rattache à celui de « gonflement ». Les vertèbres déplacées forment littéralement un gonflement « hors de », c'est-à-dire une « saillie », une « protubérance »²³. Dans la tragédie, le sens du terme ne saurait être

21. Lorsque Littré a édité ce texte, on pensait que l'observation de la luxation spontanée des vertèbres était exacte ; voir ce que Littré en dit t. V, p. 45-46. C'est en fait « une tuméfaction du tissu cellulaire entre la colonne vertébrale et la face postérieure du pharynx » dans une angine de nature diphtérique avec paralysies ; voir M. Grmek, *Les maladies à l'aube de la civilisation occidentale*, Paris, 1983, p. 462 (avec la référence à A. Souques, *Bull. Soc. Hist. Méd.*, 27, 1933, p. 77-98).

22. Littré V, 94, 14 sqq.

23. Ce sens de « saillie » est confirmé par tous les emplois de ἐξογκέω et de

fondamentalement différent. Il s'agit d'une éminence de pierre qui fait saillie par rapport au sol, de même que les vertèbres, dans le texte hippocratique, font saillie par rapport au reste de la colonne vertébrale. De quelle éminence de pierre s'agit-il ? On peut en discuter, car la détermination de l'objet n'est pas contenue dans le sens de l'expression, qui peut désigner théoriquement n'importe quelle éminence de pierre. Néanmoins, il est probable qu'il s'agit de l'éminence du tombeau²⁴. On sait que les noms du tombeau en grec se rattachent à deux actions opposées, soit à l'action de creuser une fosse pour enterrer (c'est le cas de τάφος dont le radical est identique à celui de τάφρος « le fossé »), soit à l'action d'amonceler un tertre (c'est le cas de τύμβος qui signifie proprement « le tertre de la tombe »). C'est vraisemblablement à cette seconde forme de représentation que se rattache l'emploi de ἐξόγκωμα chez Euripide. En effet, qu'un dérivé de ὄγκος puisse prendre le sens spécialisé d' « éminence formée par un tombeau » est confirmé par plusieurs épigrammes d'époque hellénistique ou romaine, particulièrement par des épigrammes funéraires. Une épigramme funéraire de Chios gravée sur la pierre et datée du 1^{er} siècle av. J.-C. est assez proche du texte d'Euripide, car, à propos d'un tombeau, on retrouve à la fois l'adjectif λάϊνος « de pierre » et un dérivé de ὄγκος. Il est dit en effet que le père du jeune homme mort λάϊνα δ'ὠγκωσεν τάδε σήματα « a élevé cette éminence de pierre comme témoignage »²⁵. On peut citer aussi une épigramme démonstrative de l'*Anthologie Palatine* (9, 117) où l'adjectif verbal ὄγκωτός est employé par Statyllius Flaccus pour qualifier la tombe d'Achille sur laquelle son fils Pyrrhus/Néoptolème a sacrifié Polyxène, la fille d'Hécube. C'est donc une tombe à tertre²⁶. Cette épigramme pourrait être illustrée par

ἐξογκόω dans la *Collection hippocratique* : quatre emplois de ἐξογκέω à propos de la saillie de la tête d'un os lors d'une luxation (*Articulations*, c. 11 ; c. 57 ; c. 59), et de la saillie des vaisseaux à l'anus dans le cas d'hémorroïdes (*Hémorroïdes*, c. 1) ; un seul emploi de ἐξογκόω dans *Articulations*, c. 14 au sens de « faire une élévation » avec des compresses sur un os fracturé. Parallèlement à ἐξόγκωμα on trouve ἐξόγκωσις avec le sens de « gonflement » dans la langue médicale ; voir par exemple Arétée, *CA* I, c. 7, éd. Hude 109, 29 : « gonflement » des amygdales qui font saillie à l'extérieur, dans un cas d'angine.

24. Pour cette interprétation, voir déjà U. von Wilamowitz-Moellendorf, *Herakles*, Bd. III, Berlin, 1959, p. 269, qui compare *Oreste* 402 (ἐξὼγκουν τάφω). Voir aussi *Ion* 388 (ὀγκωθῇ τάφω). Par ailleurs l'adjectif λάϊνος « de pierre » est employé ailleurs chez Euripide à propos d'un tombeau (*Hélène* 962 et *Électre* 328).

25. Voir W. Peek, *Griechische Versinschriften*, I, Berlin, 1965, n° 1420, p. 422-423 (Chios ; 1^{er} s. av. J.-C.) ; comp. dans la même épigramme, v. 4 ὀγκωθεὶς... τάφος. Voir aussi *Anthologie Palatine* VII, 651 (Euphorion ; III^e s. av. J.-C.), v. 6 : ἐγὼ... ἡ κεινὴ χθὼν ὠγκώθην, « moi... la terre que voici, j'ai été élevée. » Comp. également Alexander Aetolus (éd. Powell 123) ἥρλον ὀγκώσει, « il élèvera un tertre ».

26. Même emploi de l'adjectif verbal dans l'expression ὀγκωτὰ... κόνις à pro-

une représentation du sacrifice de Polyxène, beaucoup plus ancienne, sur une amphore à figures noires de la première moitié du VI^e siècle av. J.-C. (voir Annexe III, *infra*, p. 60). L'artiste a représenté le tertre de la tombe d'Achille, sur lequel on égorge Polyxène, comme une éminence semblable à un gonflement. Le document iconographique rend compte, mieux que les textes, de l'équivalence possible entre le gonflement d'une partie du corps et le tertre d'un tombeau. C'est en tout cas le sens de « gonflement » qui explique les emplois concrets aussi divers en apparence que la saillie de la colonne vertébrale chez Hippocrate ou l'éminence d'un tombeau chez Euripide et dans les épigrammes funéraires. On trouverait du reste un parallèle entre le gonflement d'une partie du corps et l'éminence du tombeau dans une famille de mots latins appartenant à une racine indo-européenne différente, mais dont le sens primitif de « gonflement » est admis de tous. C'est la famille de *tumeo* « être enflé ». Le substantif *tumor* désigne l'enflure, la tumeur, et le substantif *tumulus* désigne le tertre de la tombe, le tombeau.

De cette première comparaison entre la *Collection hippocratique* et la poésie théâtrale, il résulte donc que la diversité des sens concrets renvoie à une image originaire unique, celle d'un gonflement qui fait saillie sur une surface plane²⁷. L'étude sémantique des sens concrets débouche ainsi sur une représentation qui nous éloigne de la notion de charge ou de poids.

*

Alors que ce premier rapprochement a permis de faire ressortir la cohérence des sens concrets, la seconde comparaison éclairera le passage des sens concrets aux sens figurés. Il existe un second dérivé de ὄγκος qui n'est attesté que dans la *Collection hippocratique* et dans la poésie de l'époque classique : c'est le verbe ὀγκύλλομαι²⁸. Mais de la tragédie, nous passons à la comédie. Dans une scène à grand spectacle de la *Paix* d'Aristophane, le chœur s'efforce de tirer avec des câbles la statue de la Paix qui était enfermée dans une caverne,

pos du tertre d'un tombeau dans une inscription funéraire du musée de Smyrne (éd. Petzl 512, 2 ; III^e s. av. J.-C.).

27. C'est la même image originaire qui permet aussi de rendre compte du sens concret de ὄγκος chez Hérodote IV, 62, 2 et 3 : ὄγκος y désigne un « monceau », un « tumulus » formé d'un entassement de fagots, long et large de trois stades (= 531 m) et haut de moins de trois stades. Ce monceau sur lequel on plante un antique sabre forme un autel d'Arès dans chaque district de la Scythie. Comp. la glose d'Hésychius s.v. ὀγκίαι· θημῶνες, χώματα (« monceaux », « tertres »).

28. Le verbe ὀγκύλλομαι est un dérivé de l'adjectif ὀγκύλος qui n'est attesté qu'au sens métaphorique dans une glose d'Hésychius ὀγκύλον· σεμνόν, γαῦρον (« majestueux, orgueilleux »). Pour le rapprochement possible avec le sanskrit *añkurāḥ*, voir *infra*, n. 62.

mais tout le monde ne tire pas avec la même ardeur. Le vigneron athénien Trygée, ardent partisan de la paix, s'en aperçoit, rappelle à l'ordre les Béotiens, puis s'exclame au v. 465 οἷ' ὀγκύλλεσθ'(ε). Cette exclamation est traduite dans l'édition de la *Collection des Universités de France* (traduction de Van Daele) par « quels embarras vous faites ! »²⁹. Une telle traduction ne permet pas, en tout cas, de saisir le lien qui unit ce nouveau dérivé de ὄγκος avec les sens fondamentaux qui ont été dégagés. Qu'il faille partir ici encore du sens de gonflement est assuré par une comparaison avec le témoignage de la *Collection hippocratique*, où ce même verbe ὀγκύλλομαι est employé à propos d'un gonflement. L'auteur du *Prorrhétique I*, c. 99, note qu'une tension du ventre « qui se gonfle rapidement » (ταχὺ ὀγκυλλομένη) est un mauvais signe annonçant un spasme³⁰. Dès l'Antiquité, ce passage d'Hippocrate a attiré l'attention des glossateurs, à cause de la rareté du terme. On a conservé la glose d'Érotien, contemporain de Néron. Elle est très précieuse car elle atteste que, déjà à cette époque, la comparaison était faite entre le sens concret chez Hippocrate et le sens figuré chez le poète attique. Voici cette glose d'Érotien : « Par ὀγκύ(λ)λεσθαι, les Attiques entendent le fait d'avoir une pensée orgueilleuse et élevée (ἐπηρμένον). Hippocrate, lui, qualifie de ὀγκυλωμένην le ventre qui se soulève rapidement pour former une enflure (εἰς ὄγκον αἰρομένην) »³¹. Dans cette glose, Érotien, tout en soulignant la différence entre le sens hippocratique qui concerne le corps et le sens attique qui est relatif à l'esprit, note avec pertinence ce qui fait le lien entre les deux sens : c'est l'idée de « soulèvement », comme l'indique la présence, dans chacune des deux explications, du même verbe signifiant « se soulever », sous la forme du simple αἶρομαι ou du composé ἐπαίρομαι³². Du sens concret d'« enflure du corps », attesté

29. V. Coulon - H. van Daele, *Aristophane*, II, Paris, 1924, p. 119.

30. Littré V, 538, 4 sq. Cette proposition est reprise dans *Prénotions coaques* 606 (Littré V, 724, 22 - 726, 1).

31. Érotien O 2 (éd. Nachmanson, 64, 3-5). Je n'entre pas dans la discussion sur la variante ὀγκυλωμένην donnée par Érotien face à ὀγκυλλομένην de la tradition directe. Néanmoins, il faut signaler que la leçon d'Érotien ne renvoie pas à un indicatif présent ὀγκυλδομαι, comme le propose L. S. J., qui analyse à tort ὀγκυλωμένην comme un participe parfait, mais à un indicatif présent ὀγκυλόμαι non signalé par les dictionnaires ; cette leçon d'Érotien, est attestée aussi dans la *Souda s.v.* ὀγκυλώμενος· ὑπερήφανος (« orgueilleux »)

32. Il est significatif que le même verbe composé signifiant « se soulever » revienne sous la plume d'un autre glossateur, Hésychius. Voici sa glose : ὀγκύλλεσθαι· ὑψαυχεῖν καὶ ἐπαίρεσθαι καὶ ὄγκον περιβεβληθῆναι « se rengorger », « se soulever » (d'orgueil), « se draper dans sa dignité » ; voir aussi la *Souda s.v.* ὀγκύλλεσθαι dont la glose est comparable à celle d'Hésychius et *s.v.* ὀγκυλώμενος cité à la note précédente. L'expression αἶρεσθαι εἰς ὄγκον « se soulever pour former un gonflement » se rencontre plusieurs fois chez Arétée de Cappadoce, à propos de la langue et de la lnette (éd. Hude 109, 30), de la vessie (105, 32 sq.), des vaisseaux (81, 18), des seins (63, 29).

dans la prose médicale, on passe donc, dans le texte poétique, au sens figuré d' « enflure de l'esprit et du cœur », et à tous les sentiments qui s'y rattachent. On pourrait traduire l'exclamation de Trygée, qui signifie littéralement « Comme vous vous gonflez d'orgueil ! », par « Comme vous vous rengorgez ! ». Il y a là une indication scénique sur la posture dédaigneuse des Béotiens qui refusent de s'abaisser à tirer pour sortir la Paix de sa caverne³³. La comparaison entre le texte technique et le texte poétique a donc le grand avantage de souligner avec netteté le lien qui unit le sens concret de « gonflement » et les sens figurés que prennent le substantif ὄγκος et les mots de sa famille dans la tragédie comme dans la comédie. Ces sens figurés sont parfois laudatifs, tels que « l'ampleur de la réputation »³⁴, le plus souvent péjoratifs tels que « l'orgueil, la vanité ou le dédain ». Mais, même dans ces emplois métaphoriques, le sens premier d' « enflure » ou de « volume » est très souvent perceptible, et l'on ne peut qu'approuver les traductions qui s'efforcent de conserver l'image du gonflement, d'autant plus que les poètes jouent parfois sur les sens propres et les sens figurés³⁵.

Cette relation entre l' « enflure » et l' « orgueil », observée à partir de ὄγκος et de ses dérivés, n'est pas accidentelle. C'est un cas particulier qui s'insère dans une série. La plupart des nombreux termes grecs employés dans la langue médicale pour désigner le gonflement appartiennent à des familles de mots qui ont été, tôt ou tard, employés métaphoriquement dans le vocabulaire de la psychologie pour désigner l'orgueil, ou plus généralement tout gonflement passionnel³⁶. La passion enfle le cœur et l'esprit comme la maladie

33. Cette attitude orgueilleuse des Béotiens s'explique, comme l'a souligné M^{me} de Romilly lors de la discussion, par la victoire qu'ils venaient de remporter sur les Athéniens à Déliion (en 424 ; la *Paix* date de 421).

34. Le sens favorable est rare (Euripide, *Phéniciennes* 717). Généralement le sens est défavorable ; voir Sophocle, *Ajax* 129, *Trachiniennes* 817, *Œdipe à Colone* 1162 ; Euripide, *Troyennes* 108 ; *Iphigénie à Aulis* 450. Pour *Œdipe à Colone* 1341, où l'on donne à ὄγκος le sens d' « effort », sens qui n'a pas de rapport avec les autres emplois, M^{me} de Romilly a proposé dans la discussion le sens de « déploiement de force » qui a le mérite d'être cohérent avec d'autres emplois ; comp. Xénophon, *Commandant de cavalerie* V, 6 (τὸν ὄγκον τῆς τάξεως « la masse de l'escadron ») et la *Souda* s.v. ὄγκος où le terme a le sens de « corps » d'armée.

35. Ce jeu est particulièrement net dans le cas du mort que l'on honore par un tombeau. Par exemple, dans Euripide, *Héraclès* 1332-1333, commenté *supra*, p. 39-41, on élève une éminence de pierre (v. 1332 ἐξογκώμασι) pour élever le renom du mort (v. 1333 τίμιον ἀνάξει). Ces deux idées sont conjointes aussi dans Euripide, *Ion* 388 (ὄγκωθ' ἰτάφῳ) et *Oreste* 402 (ἐξογκούν τάφῳ).

36. Parallèlement à la famille de ὄγκος, il faudrait citer celle de ἐπαίρω « soulever », φυσάω « souffler », « gonfler », οἰδέω « enfler », σφριγᾶω « être gonflé ». Et il est notable que des termes appartenant à plusieurs de ces familles apparaissent dans les mêmes passages pour désigner le gonflement, soit au sens concret, soit au sens métaphorique. Ainsi un terme de la famille de ὄγκος est employé en même temps que le verbe ἐπαίρειν chez Hippocrate avec un sens concret (*Épidémies* I, 13, 10 cité *supra*, p. 35 : ἐπὶ πρὸ μετ' ὄγκου) et chez Euripide avec un sens métaphorique (*Andromaque* 703-705 : ἐξογκώμενοι-ἐπηρμένοι, à propos de

enfle le corps. Une telle relation n'était pas primitivement de l'ordre de la métaphore, mais elle remonte à une physiologie archaïque, à la croyance selon laquelle la passion gonflait effectivement la partie du corps dont elle s'emparait³⁷. Cette relation sémantique entre le gonflement et l'orgueil n'est pas, évidemment, propre au grec. On la retrouverait par exemple dans le latin, avec les termes de la famille de *tumeo*, et dans le français avec les mots de « bouffissure » et d'« enflure ». On peut citer à cet égard la très belle définition de l'orgueil donnée par Nicole dans son *Essai de morale* (1^{er} Traité, ch. 1) : « L'orgueil est une enflure du cœur par laquelle l'homme s'étend et se grossit en quelque sorte en lui-même ». Cette phrase me paraît être le meilleur commentaire que l'on puisse trouver des sens métaphoriques de *δγκος* et de ses dérivés dans le théâtre grec, particulièrement chez Euripide. L'homme s'y définit métaphoriquement par un volume qui tend naturellement à s'étendre, mais qui peut aussi se rétrécir. Agrandi sous l'effet de la prospérité, ce volume se contracte sous l'effet du malheur qui fait prendre conscience à l'homme de la vanité de l'enflure³⁸.

C'est cette même image de l'enflure et du volume qui explique l'apparition, peut-être à partir du v^e siècle av. J.-C. et certainement à partir du iv^e, d'un nouveau sens figuré de *δγκος* qui s'est développé dans le vocabulaire de la critique littéraire, à savoir le sens laudatif d'« ampleur », attesté notamment chez Aristote dans sa *Rhétorique*, ou bien le sens péjoratif d'« enflure », présent surtout chez les partisans de l'atticisme, tels que Denys d'Halicarnasse³⁹. Il n'est

l'orgueil des chefs). Pour les emplois métaphoriques, on comparera aussi Xénophon, *Mémoires* I, 2, 25 où sont employés sur le même plan non seulement un terme de la famille de *δγκος* et le verbe *ἐπαίρειν*, mais aussi le verbe *φουσᾶν*, pour dénoncer l'orgueil de Critias et d'Alcibiade une fois qu'ils eurent quitté Socrate *ὠγκωμένω μὲν ἐπὶ γένει, ἐπηρμένω δ' ἐπὶ πλούτῳ, πεφουσημένω δ' ἐπὶ δυνάμει*, « enflés par leur race, exaltés par leur richesse, gonflés par leur puissance ». Ce dernier exemple montre la justesse de la définition de *δγκος* par Hésychius (citée *supra*, n. 5), qui glose par *φύσημα* et par *ἐπαρσις*.

37. Cela est clair, en tout cas, pour la colère qui, dès Homère (*Iliade* IX, 646), gonfle le cœur et qui est encore expliquée dans le *Timée* de Platon (70 c) par un gonflement du cœur provoqué par le feu.

38. Hécube, la reine des Troyens, instruite par le malheur après l'écroulement de Troie, dénonce la vanité de l'enflure dans *Hécube* 623, et dans les *Troyennes* 108 sq. où la contraction des ancêtres humiliés (*συστελλομένων*) s'oppose au gonflement de l'orgueil (*δγκος*) ; pour cette opposition, comp. *Maladies des femmes* I, c. 12 (Littré VIII, 50, 7-8) : « veiller à ce que l'embonpoint de la femme soit tel que son corps soit resserré (*συνεσταλμένον*) et ait, en même temps, un beau volume (*εὖογκον*) » ; voir aussi Diodore de Sicile, à propos du cours inférieur du Nil (I, 32, 3) : *συστέλλεται τοῖς δγκοῖς ἀεὶ μᾶλλον* « son débit diminue de plus en plus » (litt. « il se resserre de plus en plus sous le rapport des masses ») ; je dois ce dernier exemple à François Chamoux.

39. Les articles des dictionnaires modernes ne donnent pas une idée juste de la fréquence de cet emploi ; voir I. C. T. Ernest, *Lexicon Technologiae graecorum rhetoricae*, Leipzig, 1795 (réimpr. Hildesheim, 1962), s.v. *δγκος* et aussi *δγκηρός*,

pas question de suivre ici, dans le détail, ce nouvel emploi, mais simplement de souligner que la relation avec le sens concret de « gonflement », « volume », est restée aussi primordiale que dans le domaine du vocabulaire psychologique. L'enflure du style, de même que le gonflement de l'orgueil, est comparée à celle du corps. Aussi n'est-il pas étonnant que l'on trouve une belle comparaison de l'ampleur du discours et de la grosseur du corps centrée sur le terme ὄγκος dans le traité de rhétorique grec le plus célèbre de l'époque impériale, le traité du *Sublime* (III, 4). La voici : « Ce sont de mauvaises grosseurs (ὄγκοι) dans les discours et dans les corps que les grosseurs spongieuses et inauthentiques ; et vraisemblablement elles nous amènent à l'état contraire. Car, à ce que l'on dit, il n'y a rien de plus sec qu'un hydropique. »

Le même vocabulaire sert donc pour la trilogie formée par le corps, l'âme et la parole, et révèle ainsi une des raisons profondes de l'analogie entre le vocabulaire médical d'une part, et d'autre part le vocabulaire psychologique ou rhétorique.

*

De cette seconde comparaison entre Hippocrate et le théâtre grec il résulte donc que les sens métaphoriques de ὄγκος, pas plus que les sens concrets, ne peuvent se comprendre à partir d'une idée première de charge ou de poids. La cohérence des sens est ailleurs. Car les sens figurés de ὄγκος orientent vers l'image d'une élévation, souvent factice et excessive, et non vers l'image d'une charge que l'on porterait avec peine et vers la bassesse, comme c'est le cas des sens figurés du substantif φόρτος, dont on a pourtant prétendu qu'il était synonyme de ὄγκος⁴⁰. Mais cela ne veut pas dire que le substantif ὄγκος et ses

ὄγκωδες et ὄγκοι. On peut voir une amorce de ce nouveau sens figuré dès le v^e siècle dans la tragédie (Sophocle, *Œdipe à Colone* 1162 et surtout Euripide, *Iphigénie à Aulis* 865). Chez Aristote, l'ὄγκος désigne l'« ampleur » du style opposée à la concision (*Rhétorique* 1407 b 26 sqq.) ou la « majesté » d'une œuvre (*Poétique* 1459 b 28). Selon Denys d'Halicarnasse dans les *Orateurs attiques*, Thucydide n'a pas su éviter l'« enflure » dans ses discours (II, 3, 6 ὄγκον), tandis que le vocabulaire de Lysias n'a rien d'« enflé » (II, 3, 8 ὄγκωδες) ; quant au sophiste Gorgias, sa mise en œuvre est « excessivement enflée » (II, 3, 3 ὑπέρογκον). Sur cet emploi de ὄγκος dans le vocabulaire littéraire, voir L. A. Post, « Aeschylean onkos in Sophocles and Aristotle », *Trans. Am. Phil. Assoc.*, LXXVIII, 1947, p. 251 (qui confond, toutefois, le volume et le poids) et dernièrement M. Pinnoy, « Plutarch's Comment on Sophocles' Style », *Quaderni Urbinati di Cultura Classica*, N.S. 16, 1984, p. 161.

40. Dans la mesure où le sens métaphorique de ὄγκος est très souvent péjoratif, notamment dans le vocabulaire psychologique, on dénonce le vide et la fragilité de cette enflure qui n'a aucun poids. Les comparaisons sont révélatrices à cet égard. Plutarque (*De audiendo* 39 c-d) compare l'esprit des jeunes gens pleins d'ὄγκος à des outres remplies d'air et Lucien (*Cont.* 19) compare, par la bouche de Charon, les hommes à des bulles d'air qui se forment au pied d'une fontaine et éclatent tôt ou tard, même si elles atteignent un très grand volume μέγιστον ὄγκον). Cf. la glose d'Hésychius ὄγκοιται· φυσιοῦται (« se gonfle d'air »).

dérivés n'aient pas eu tendance, dans certains contextes, à allier les sens de « volume » et de « poids ». Car enfin quand on grossit, on prend du poids.

Avant d'en venir à la troisième comparaison entre un texte poétique et un texte hippocratique, qui servira de base pour la discussion de ce point important, mais délicat, de la contamination possible entre les sens de « volume » et de « poids », je voudrais rapporter un exemple amusant et frappant tiré de la prose ionienne d'Hérodote. Crésus, à ce que raconte Hérodote au livre VI, c. 124, voulant récompenser Alcméon, un membre de la célèbre famille athénienne des Alcméonides, des services qu'il lui avait rendus, le fit venir à Sardes et lui fit cadeau d'autant d'or qu'il pourrait en porter sur sa personne. Voici l'ingénieux procédé utilisé par Alcméon : « Il revêtit un ample chiton dont il laissa une partie former à la ceinture une vaste poche retombante ; il chaussa les hautes bottes les plus larges qu'il put trouver, et pénétra ainsi dans le trésor où on le conduisit. Là il se jeta sur un tas d'or en poudre, commença par entasser le long de ses jambes autant d'or que pouvaient en contenir ses bottes, remplit entièrement la poche de son chiton, poudra de poudre d'or ses cheveux, en prit d'autre dans sa bouche, et sortit du trésor traînant avec peine ses chaussures, ressemblant à n'importe quoi plutôt qu'à un être humain ; sa bouche était bourrée et son corps gonflé de partout (πάντα ἐξώγκωτο). A cette vue, Crésus fut pris d'un accès de rire ». Il va de soi que le gonflement du corps d'Alcméon s'accompagne aussi d'une augmentation considérable de poids, puisqu'Alcméon a du mal à traîner ses bottes. On voit comment le contexte peut faire passer du sens de « gonflé d'or » au sens de « chargé d'or ». Toutefois ici l'idée de gonflement reste fondamentale, puisque c'est la déformation du corps d'Alcméon, n'ayant plus forme humaine, qui déclenche le rire de Crésus.

Il est un domaine exemplaire où les notions de poids et de volume sont susceptibles d'interférer : c'est celui de la grossesse. Car si le fœtus gonfle le ventre de la mère, la mère porte le poids de son enfant. Pour désigner ce phénomène naturel, les langues ont choisi des termes appartenant au registre soit du gonflement, soit du poids. Le grec a un terme relevant du vocabulaire du gonflement pour qualifier une femme enceinte (ἐγκυος)⁴¹, alors que le latin a un terme appartenant au registre du poids (*gravida*). Et dans une même langue, les deux registres peuvent se concurrencer. En français, la chose est déjà très claire : à côté du terme usuel de « grossesse », on a le terme plus savant de « gestation » qui signifie littéralement « action de porter⁴² ».

41. Voir P. Chantraine, *D.E.L.G.*, s.v. γύνω, p. 596 : « Il s'agit évidemment d'un élément radical signifiant "gonfler", etc. ».

42. En grec même, un adjectif appartenant à la famille de φέρω, φορός, est

Il vaut la peine, à cet égard, d'examiner de près un passage de la tragédie d'Euripide intitulée *Ion*, et de le comparer à la *Collection hippocratique*. Dans le prologue de la tragédie, le dieu Hermès raconte qu'Apollon, s'étant uni par contrainte à Créuse, la fille du roi d'Athènes Érechthée, avait voulu que la grossesse de Créuse restât ignorée de son père. Voici les vers 14 et 15 : « A l'insu de son père — car cela plaisait au dieu — elle porta jusqu'au bout l'ὄγκος de son ventre ». Quel est ici le sens de ὄγκος ? Faut-il lui donner le sens de « poids » ? Il est notable, en effet, qu'Euripide rapproche le substantif ὄγκον du verbe δῆνεγκε, « elle porta jusqu'au bout », certainement en vue d'un effet de sonorités, et peut-être aussi en vue d'un jeu étymologique qui, s'il existe, préfigure l'étymologie proposée par les modernes. Le contexte examiné en lui-même invite donc à donner ici à ὄγκος le sens de « poids » et à traduire : « A l'insu de son père, elle porta jusqu'au bout le poids de son ventre », encore que cette traduction soit... assez pesante. Mais la *Collection hippocratique* est là pour fournir un point de comparaison irremplaçable. L'expression γαστρός ὄγκος n'est pas un tour poétique ; c'est une expression qui se rencontre aussi dans la prose des médecins hippocratiques, et qui signifie le « gonflement du ventre » en général, et en particulier le « gonflement du ventre » d'une femme enceinte. Par exemple, l'auteur du traité hippocratique intitulé le *Fœtus de huit mois* note, au c. 4, qu'après un moment difficile au huitième mois aussi bien pour la mère que pour l'enfant, les choses s'améliorent. Voici, par souci d'objectivité, la traduction de Littré : « On voit, chez les femmes qui doivent bien aller, se résoudre les inflammations tant du fœtus que de la mère ; le ventre (γαστήρ) s'amollit et la tumeur (ὄγκος) descend des hypocondres et des flancs vers les parties inférieures, pour la conversion favorable à l'accouchement »⁴³. La traduction d'ὄγκος par « tumeur » — je préférerais « grosseur » — est dans le droit fil du sens fondamental de « gonflement » dégagé jusqu'ici. Ce détour par la *Collection hippocratique* permet de cerner au plus près le sens du passage d'Euripide. Sans doute le rapprochement avec le verbe « porter » peut faire croire, comme nous l'avons dit, que ὄγκος signifie ici le « poids ». Mais si l'on se refuse à faire intervenir aussi le sens de « gonflement » — qui est le sens usuel

employé plusieurs fois dans les traités gynécologiques de la *Collection hippocratique* pour désigner une femme féconde (9 emplois dont 7 sont groupés dans un même chapitre des *Femmes stériles* : c. 213, Littré VIII, 408, 18 ; 410, 14 ; 410, 19 ; 412, 12 ; 412, 20 ; 414, 3 ; 414, 11). Le contraire est ἄφορος « stérile », employé 21 fois dans les traités gynécologiques ; voir par ex. dans ce même chapitre 213 des *Femmes stériles* (Περὶ ἀφόρων) 408, 2 sq. ; 410, 20 ; 414, 2, 6, 15.

43. Littré VII, 442, 10 sqq. (= Joly 167, 18 sqq.) Comp. aussi l'emploi de l'adjectif αααααα à propos de la matrice qui est « gonflée » par l'enfant et fait pression sur le ventre de la mère en *Nature de l'enfant*, c. 21 (Littré VII, 512, 4 = Joly 67, 15).

dans la *Collection hippocratique* —, on se condamne à perdre une partie de l'humour du passage⁴⁴. Le dieu de Delphes a opéré un petit miracle : le père ne s'est aperçu de rien, malgré le gonflement du ventre de sa fille, et cela durant toute la grossesse ! Mais un tel miracle ne se reproduit pas toujours. Augé n'eut pas la chance de Créuse, comme le raconte Diodore de Sicile dans sa *Bibliothèque historique* (IV, 33, 8). Il est vrai que son séducteur n'était qu'un demi-dieu. Héraclès, de passage en Arcadie chez le roi Aléos, en profite pour violer sa fille Augé et la rendre enceinte avant son départ. L'affaire s'était passée, on s'en doute, à l'insu du père ; mais il la découvrit, et chassa sa fille. Quel fut donc l'indice qui lui révéla la faute ? ὁ τῆς γαστρὸς ὄγκος, « le gonflement du ventre »⁴⁵. » Ainsi, le sens de l'expression est le même chez l'historien de la période romaine et chez le médecin de l'époque classique. La rencontre entre les deux prosateurs, outre qu'elle atteste la permanence remarquable du sens de « gonflement » ou de « volume » depuis l'ionien de la période classique jusqu'à la *koiné* de l'époque hellénistique et romaine, suggère que le poète Euripide, lui, a légèrement gauchi le sens normal de l'expression, si tant est qu'il s'est livré à un jeu étymologique et non pas à un simple jeu de sonorités.

Mais une telle ambiguïté est plus rare qu'on ne le pense. Il arrive, en effet, que les dictionnaires donnent à ὄγκος ou à ses dérivés le sens de « poids » dans des textes où le sens de « volume » se dégage sans ambiguïté, à condition toutefois de ne pas s'en tenir au seul contexte, mais de faire intervenir aussi la série des emplois analogues. Pour illustrer ce dernier point de la discussion sémantique, je choisirai un exemple chez Sophocle, qui n'a pas été examiné jusqu'ici. Dans son *Électre*, Oreste, revenu à Argos pour venger son père et tuer sa mère, emploie la ruse pour pénétrer dans le palais. Il arrive en feignant d'apporter dans une urne ses propres cendres. Bouleversée à la vue de cette urne, Électre la prend dans ses mains et se lamente sur le sort de son frère qu'elle croit mort (v. 1138-1142) : « Et de mes mains aimantes... je n'ai pas retiré du feu dévorant, comme il est

44. Dans le cas de la grossesse, on insistera tantôt sur « le gonflement » du ventre (point de vue objectif), comme chez Hippocrate, tantôt sur le « poids » que représente l'enfant pour la mère (point de vue subjectif). Ce second aspect est souligné avec force dans les *Mémoires* de Xénophon II, 2, 5 ; Socrate fait la leçon à son fils, qui est irrité contre sa mère, en lui rappelant tout ce que sa mère a fait pour lui ; il souligne en particulier le caractère pénible de la grossesse : « Pour la femme, quand elle a conçu, elle porte ce fardeau (φέρει τὸ φορτίον τοῦτο) alourdie (βαρυνόμενη) et risquant pour sa vie... et après l'avoir porté et mis au monde (διενέχασα καὶ τεκοῦσα) avec beaucoup de peine, elle le nourrit et prend soin de lui ». Euripide combine les deux points de vue.

45. Pour cette expression, voir aussi Aristote, frg. 66, 1486 b 43. Comparer aussi Pollux, *Onomasticon*, III, 49 ὀπωγνώσθαι, « avoir le ventre légèrement gonflé » (à propos d'une femme enceinte).

naturel, le pauvre poids (βάρος) que voici. Mais, ayant reçu des soins de mains étrangères, malheureux, tu reviens petit ὄγκος dans une petite urne ». Le *Lexique de Sophocle* dû à Ellendt donne ici à ὄγκος le sens de « poids » en se référant à l'étymologie devenue classique depuis Passow⁴⁶. Il est vrai qu'Électre porte les cendres renfermées dans l'urne. Mais à partir du moment où l'on note la présence conjointe dans ce passage de Sophocle des mots ὄγκος et βάρος, dont on a montré, en partant de la *Collection hippocratique*, qu'ils désignent deux aspects distincts d'une même réalité, le volume et le poids, il est clair que, chez Sophocle également, ὄγκος désigne le volume, à côté de βάρος désignant le poids. Ce sens est confirmé par un passage parallèle dans la même tragédie. Le pédagogue avait déjà annoncé, dans une formule comparable et complémentaire, aux vers 757-759, qu'on allait apporter « dans une petite urne de bronze le très grand corps » d'Oreste réduit en cendres⁴⁷. Le héros à la puissante stature est donc devenu un petit volume de cendres. Mais au moment où Électre prononce ces paroles, les spectateurs voient devant elle la puissante stature d'Oreste, ce qui rend le contraste plus saisissant encore.

Ainsi il apparaît que la distinction entre le volume et le poids, clairement faite dans la *Collection hippocratique*, est un fil directeur qui permet de déterminer le sens précis de ὄγκος même dans les textes poétiques de l'époque classique. Et pour bien souligner le fait que cette distinction n'est pas une création de la prose scientifique qui serait étrangère à l'usage courant, je citerai à la barre, comme dernier témoin, Plutarque⁴⁸. Dans la *Vie de Paul-Émile* (c. 12), il rappelle qu'Alexandre, au moment d'entreprendre son expédition dans les Indes, mit le feu d'abord aux chariots royaux, puis persuada aux autres d'en faire autant, « voyant (je cite) que la richesse perse était lourde (βαρύν) et qu'elle était δύσογκον ». Quand on consulte les dictionnaires, ils donnent tous le sens de « pesant, très lourd » à ce composé de ὄγκος⁴⁹. En réalité, loin d'être redondants, les deux qualificatifs chez Plutarque envisagent la richesse sous son double

46. F. Ellendt, *Lexicon Sophocleum*, Berlin, 1872, p. 501. Il fait référence aussi à la glose de la *Souda* (x^e siècle), qui donne effectivement le sens de « poids » à ce passage ; pour l'évolution de l'interprétation de ὄγκος dans les gloses, voir *infra*, n. 59.

47. Sophocle, *Électre* 757-759 (trad. Mazon) : « On l'a sans retard brûlé sur un bûcher ; on a recueilli dans un bronze étroit la puissante stature de ce héros (ἐν βραχεῖ|χαλκῷ μέγιστον σῶμα) réduit en une triste cendre, et des Phocidiens ont été délégués pour vous l'apporter ». A l'opposition entre le « très grand corps » et la « petite urne » des v. 757 sqq. correspond le parallélisme entre le « petit volume » de cendres dans la « petite urne » du v. 1142.

48. Le terme ὄγκος est particulièrement fréquent chez Plutarque ; voir D. Wytenbach, *Lexicon Plutarchicum*, II, Oxford, 1830, p. 1088-1089.

49. Voir par exemple LSJ s.v. : « overheavy, burdensome » ; A. Bailly : « très lourd » ; P. Chantraine : « pesant ».

aspect de poids et de volume. La richesse est pesante (βαρύν) et a un volume encombrant (δύσογκον). Et il est surprenant que l'on ait pu alléguer, pour donner à ὄγκος le sens de « poids », un autre passage de Plutarque, dans la *Vie de Lycurgue* (c. 9), qui illustre plus clairement encore la distinction entre le volume et le poids⁵⁰. Mais le regretté Robert Flacelière ne s'y est pas trompé. Je cite son excellente traduction du passage où Plutarque raconte le stratagème imaginé par Lycurgue pour détourner les Lacédémoniens de posséder des richesses : « Lycurgue commença par décider que la monnaie d'or et d'argent n'aurait plus cours, et que l'on n'emploierait plus que la monnaie de fer, et encore ne lui donna-t-il qu'une faible valeur pour un poids (σταθμός) et un volume (ὄγκος) considérables, de telle sorte que, si l'on recevait une somme de dix mines, il fallait un attelage pour la transporter et une grande salle dans sa maison pour la garder »⁵¹. La précision de la phrase et de la pensée est admirable. Dix mines faisaient un poids (σταθμός) considérable ; aussi fallait-il un attelage pour les transporter. Dix mines faisaient un volume (ὄγκος) considérable ; aussi fallait-il une vaste salle pour les thésauriser⁵². Ainsi, tout au long de l'histoire de la langue grecque à partir de l'époque classique, un même objet peut s'envisager de deux façons différentes, sous l'aspect du volume et sous l'aspect du poids. Les deux notions, malgré l'ambiguïté réelle ou apparente de certains contextes⁵³, dont on voit bien qu'ils ont pu suggérer le sens de

50. C'est le *Thesaurus linguae graecae* de H. Stephanus, C. B. Hase et W. et L. Dindorf, s.v. ὄγκος, qui cite cet exemple de Plutarque (avec celui de Sophocle, *Électre* 1142) sous la rubrique « gravitas, pondus ». Il est toutefois ajouté que les passages cités sous cette rubrique peuvent s'interpréter à partir du sens de « masse ».

51. R. Flacelière - E. Chambry - M. Juneaux, Plutarque, *Vies*, t. I, Paris, 1957, p. 131.

52. Pour la distinction entre ὄγκος et βάρος chez Plutarque, voir aussi *Vie de Caton*, c. 3 (760 f) et c. 41 (779 a), les deux fois à propos du pouvoir ou de la puissance ; *Vie de Démétrius*, c. 41 (909 a), *Moralia*, 589 a.

53. L'ambiguïté existe en particulier dans l'expression ὄγκον αἰρεσθαι (Sophocle, *Ajax* 129 μηδ' ὄγκον ἄρη μηδέν et Platon, *Politique* 277 b θαυμαστόν ὄγκον ἀράμενοι τοῦ μύθου). On interprète tantôt par le sens de « faire grandir l'enflure ou le volume », tantôt par celui de « soulever un poids ». La confusion est telle que le dictionnaire L.S.J. donne deux interprétations différentes à deux endroits différents pour le même passage du *Politique* 277 b ; voir L.S.J. s.v. ἀείρω IV, 2 « to be puffed up » et s.v. ὄγκος « taking on my shoulders a monstrous great story ». L'ambiguïté vient de ce que le verbe ἐπαίρω signifie aussi bien « lever » (de terre) que « faire grandir ». Pour le rapport entre le soulèvement (exprimé par le verbe ἐπαίρω et ses composés) et l'enflure (ὄγκος), voir *supra*, p. 42. Comp. aussi, au sens propre, Plutarque, *Épitomé* IV, 1 (= Diels, *Dox.* 384, 22) : ἐπαίρειν τοῦ Νεῖλου τὸν ὄγκον, « faire gonfler le volume du Nil ». On traduira Sophocle, *Ajax* 129 par « ne fais grandir aucune enflure » (condamnation de l'excès par le haut ; cf. v. 127 ὑπέγκοπον), et Platon, *Politique* 277 b par « ayant gonflé de façon extraordinaire le volume du mythe » ; pour ce sens du moyen, comp. ἐπαίρωμαι (« faire grandir ») à propos d'une querelle (Sophocle, *Œdipe Roi* 634 sq.).

Une ambiguïté existe aussi à propos du seul emploi de ὄγκος dans le Nouveau

« poids » et l'étymologie retenue depuis Passow, sont exprimées en grec par un vocabulaire distinct. ὄγκος est le terme grec désignant le volume. C'est ce que Galien exprime de belle manière au début de son traité *Sur les tumeurs contre nature*. « Les Grecs, dit-il, désignent par le terme ὄγκος l'étendue (d'un corps) en longueur, largeur et profondeur » (τὴν... εἰς μῆκος καὶ πλάτος καὶ βάθος διάστασιν)⁵⁴.

*

De ce réexamen des sens de ὄγκος II, qui a pris pour point de départ la prose scientifique d'Hippocrate, et qui a centré l'étude sémantique sur la comparaison de la prose médicale et de la poésie théâtrale du v^e siècle, il ressort une grande cohérence des sens par-delà leur diversité⁵⁵. Qu'ils soient concrets ou abstraits, ils s'expliquent à partir d'un sens originaire de « gonflement » ou de « volume (masse) ». La notion de poids a pu s'ajouter dans certains contextes. Mais qu'il me soit permis de rappeler ici une règle de la

Testament (*Épître aux Hébreux* 12, 1) où l'on entend traditionnellement ὄγκον ἀποθέμενοι πάντα καὶ τὴν εὐπερίστατον ἀμαρτίαν par « rejetant tout ce qui nous appesantit et le péché qui nous enveloppe » ; voir G. Kittel - G. Friedrich, *Theologisches Wörterbuch zum Neuen Testament*, 5. Band, 1954, p. 41 (Seesemann) ; mais on peut comprendre aussi bien « rejetant tout orgueil et le péché qui enveloppe » en comparant à Jésus qui, dans le même passage, a « méprisé la honte » (ἀλσχύνης καταφρονήσας) ; comp. dans l'*Épître aux Colossiens* (3, 8) une expression analogue : « rejetez... la colère » ἀπόθεθε... ὀργήν), et voir déjà Démosthène VIII, 46 (« rejeter la mollesse » ῥαθυμίαν ἀποθέσθαι). L'image de l'athlète qui se débarrasse d'un fardeau pour courir (cf. G. Kittel - G. Friedrich, *Theologisches Wörterbuch...*, p. 41, n. 3) n'est pas une objection décisive. Il est possible que cette image soit suggérée par le seul participe ἀποθέμενοι. C'est du reste plutôt l'image de l'athlète qui se dépouille des habits qui l'encombrent pour courir nu ; comp. l'image de l'homme orgueilleux qui « s'est enveloppé d'ὄγκος » chez Hésychius dans la glose à ὀγκύλλεσθαι citée *supra* n. 32.

54. Éd. Kühn VII, 2-4. Comp. Plutarque, *Épitomé*, I, 12 (Diels, *Dox.*, p. 310 a 9-12). Ce sens de volume s'est conservé dans le vocabulaire philosophique : voir en particulier le néoplatonicien Porphyre (iii^e s. ap. J.-C.), qui emploie fréquemment dans ses *Sententiae ad Intelligibilia ducentes* ὄγκος, ἄογκος et son contraire ἔνογκος (voir l'index de l'éd. E. Lamberz) ; selon Porphyre, le corporel se définit par la matière (ὕλη) et par le volume (ὄγκος) ; l'intelligible est sans matière (ἄῦλος) et sans volume (ἄογκος) ; voir par ex. c. 33, éd. Lamberz, 35, 6-10 ; le petit et le grand sont des qualités propres de l'ὄγκος (c. 34, éd. Lamberz 38, 6 sq.). C'est, du reste, le sens de « volume » (« masse »), « gonflement » qui a subsisté dans le grec moderne.

55. Il n'est pas possible d'indiquer, dans le cadre de cette comparaison, tous les sens spécialisés qu'a pu prendre le terme ὄγκος après le cinquième siècle. Mentionnons simplement que le terme a été employé dans la postérité de l'atomisme démocritéen pour désigner les « masses » par Épicure (voir, par exemple, *Lettre à Hérodoté*, 8 fois selon l'index de J. Bollack, M. Bollack, H. Wismann, *La Lettre d'Épicure*, Paris, 1971) et les « corpuscules » par le médecin Asclépiade de Bithynie (voir la mise au point récente de A. Stuckelberger, *Vestigia Democritea. Die Rezeption der Lehre von den Atomen in der antiken Naturwissenschaft und Medizin*, Bâle, 1984, p. 101-113 pour la discussion, et p. 183-187 pour la doxographie).

méthode dans toute étude sémantique, formulée par Jean Irigoin dans ses « Préalables linguistiques à l'interprétation de termes techniques dans la *Collection hippocratique* » : « Il faut se garder, dit-il, du risque redoutable et trop souvent méconnu d'inclure dans le sémantisme du mot les éléments issus de son environnement ». Cette mise en garde me paraît devoir s'appliquer au terme ὄγκος. Le sens de « poids, charge » n'appartient pas au sémantisme du mot, mais fait partie des éléments issus de son environnement⁵⁶. Dès lors, il me semble difficile, pour des raisons sémantiques, de suivre l'hypothèse étymologique qui rattache ὄγκος II à ἐνεγκεῖν « porter »⁵⁷. Qui est, en fait, l'auteur de cette hypothèse devenue actuellement un bien commun anonyme ? Il faut remonter jusqu'au dictionnaire de Franz Passow pour trouver l'indication de la source. C'est Philipp Buttmann, dans son *Lexilogus*, qui est une contribution à l'étude des mots grecs, particulièrement chez Homère et chez Hésiode, et dont la première édition date du début du XIX^e siècle⁵⁸. Quand on se reporte à cette source première de l'hypothèse, on est frappé de constater qu'il ne s'agit que d'une phrase en passant dans l'étude d'un autre terme. Buttmann traduit ὄγκος en allemand par « Last », c'est-à-dire par « charge », mais cette traduction n'est accompagnée

56. L'originalité du sémantisme de ὄγκος peut se percevoir plus clairement par comparaison avec le latin. S'il est évident que le découpage conceptuel du grec n'est pas analogue au français, il est clair aussi qu'il n'est pas le même que celui du latin. D'un côté les emplois de la famille de ὄγκος correspondent exactement à ceux de la famille de *tumeo* (*tumor* « gonflement », « orgueil », « enflure » du style ; *tumulus* « tertre », etc.), comme il a été dit ; mais, d'un autre côté, ils sont plus larges, le sens de « volume » correspondant au latin *moles* ; c'est, en effet, ainsi qu'est traduit ὄγκος dans la traduction latine d'Archimède. Cela ne signifie pas pour autant que ὄγκος soit l'exact synonyme de *moles*. Les dérivés font prendre conscience de la différence : alors que les dérivés de ὄγκος orientent vers l'élévation et l'orgueil (voir *supra*, p. 41 sqq.), ceux de *moles* (cf. *molestus*, *molestia*) orientent vers l'accablement et le chagrin et assument les sens qui sont ceux de la famille de βαρύς en grec.

57. Cette étymologie ne permet pas d'expliquer les sens concrets de gonflement et les sens métaphoriques d'enflure de l'âme ou du style. Certains emplois, pris séparément, ne doivent pas faire illusion. Si l'on peut donner à δύσσογος chez Plutarque (*Vie de Paul-Émile*, c. 12, étudié *supra*, p. 49 sqq.) une interprétation acceptable en partant d'un sens étymologique « difficile à (trans)porter », puisqu'il s'agit d'une richesse encombrante, on ne peut arriver à aucun sens satisfaisant pour son contraire εύσογος chez Hippocrate en partant de la même hypothèse : le sens de « facile à (trans)porter » ne convient pas pour le ventre qui doit avoir, dans toute maladie, un « volume convenable » (*Pronostic*, c. 11, Littré II, 136, 10 = Alexanderson 207, 1), ni pour la femme dont le corps doit avoir un « volume convenable » (*Maladies des femmes*, c. 12, Littré VIII, 50, 8).

58. L'indication de la source est donnée également par F. Ellendt, *Lexicon Sophocleum*, Berlin, 1872, p. 501. J'ai consulté la seconde édition de Ph. Buttmann, *Lexilogus oder Beiträge zur griechischen Wort-Erklärung, hauptsächlich für Homer und Hesiod*, Band 1., Berlin, 1825. La préface de la première édition date de 1818. Au cours d'une étude de ἐνέτω, on trouve, p. 188, la remarque suivante : « Sehn wir das Wort ὄγκος, Last, als ein Verbale an, so entspricht es dem Worte φόρτος und führt auf ein Thema ΕΓΚΩ trage ».

d'aucune référence aux textes, ni d'aucune justification d'un sens pourtant inconnu des scholiastes anciens⁵⁹. Or c'est cette phrase de Buttmann qui a entraîné la séparation faite depuis Passow entre deux termes homonymes, ὄγκος I et ὄγκος II. Dès lors, s'il est vrai que l'analyse des textes montre que ce n'est pas le sens de « poids » ou « charge » qui permet de rendre compte des emplois concrets ou figurés de ὄγκος, mais que c'est le sens de « gonflement, volume », alors la voie est libre pour redonner à ὄγκος son unité et, si je puis dire, tout son volume, en rattachant les divers emplois à la seule racine suffixée qui subsiste, celle qui exprime l'idée de courbure. La racine suffixée *a₂en-k-*, au degré *e*, a donné le neutre τὸ ἄγκος, tandis que cette même racine au degré *o*, *a₂on-k-* a fourni le masculin ὁ ὄγκος. Cette hypothèse est confortée par le témoignage du sanskrit. Le sanskrit a non seulement un substantif neutre *āṅkaḥ* correspondant au substantif neutre grec τὸ ἄγκος, « la vallée », comme le signalent les dictionnaires étymologiques grecs, mais il a aussi un substantif masculin *āṅkāḥ* qui est, morphologiquement, l'exact correspondant du substantif grec masculin ὁ ὄγκος⁶⁰. Or, ce substantif masculin *āṅkāḥ*, dont le sens premier de « courbure » est assuré par

59. Le sens de poids n'apparaît ni chez Érotien, contemporain de Néron (voir *supra*, p. 42), ni chez Galien (II^e s. ap. J.-C.) dans sa définition du *De tumoribus praefer naturam* (voir *supra*, p. 51), ni chez Hésychius (V^e/VI^e s. ap. J.-C. ; voir *supra*, n. 5 et n. 40). Le sens de « poids » existe peut-être déjà chez Pollux (II-III^e s. ap. J.-C.) : à côté de bien d'autres sens (et notamment la « proéminence » en hauteur du masque tragique en IV, 133), le substantif ὄγκος apparaît à la fin d'une série de termes relatifs au poids en IV, 172. Ce sens de poids devient prédominant dans la *Souda* (X^e siècle) où le substantif ὄγκος est glosé par βάρος « le poids » avec deux exemples de Sophocle (*Électre*, 1142 et *Trachiniennes*, 817 sq.) et où l'adjectif εὐογκος est expliqué par εὐβάστακτον « facile à porter ». On peut se demander si cette dernière glose n'est pas née d'une confusion avec la glose εὐάγκαλον· εὐβάστακτον conservée par Hésychius. Le sens de « facile à porter », qui ne convient pas pour εὐογκος (voir n. 57), est acceptable pour εὐάγκαλος qui signifie littéralement « facile à embrasser », d'où à propos d'un fardeau (cf. Eschyle, *Prométhée* 350), « facile à prendre dans ses bras », « facile à porter ». Eustathe (XII^e siècle) dans ses *Commentaires* à *Odyssée* XXI, v. 61 (1899, 14), revient à des sens plus conformes à ceux des scholiastes anciens : « pointe » (ἀκίς), « forfanterie » (ἀλαζονεία), « volume » et « gonflement » d'un corps (διαπέτειαν καὶ ἄρσιν σωματικὴν) ; mais il connaît aussi le sens de « poids qui sert pour la pesée » (βάρος σταθμητικόν). Ce dernier sens doit être mis en rapport avec la glose de Photius (IX^e siècle) ὀγκίαν· τὸν σταθμόν (« le poids pour peser »). Mais ὀγκίαν chez Photius est vraisemblablement un emprunt ancien fait par les Grecs de Sicile au latin *uncia* (voir L.S.J. s.v. οὐγκία, ὀγγία avec la variante ὀγκία donnée par Photius). Selon Ernout-Meillet, *D.E.L.L.*, s.v., le terme *uncia* est dérivé de *unus*. Y a-t-il eu confusion chez Eustathe entre ὄγκος et ὀγκία (dérivé de *uncia*) ? C'est probable.

60. Il est singulier que le parallélisme entre les deux substantifs masculins ne soit pas signalé dans les dictionnaires étymologiques grecs. Pour cette correspondance, voir M. Mayrhofer, *Kurzgefasstes etymologisches Wörterbuch des Altindischen*, Heidelberg, 1956, p. 19). La différence d'accent entre ὄγκος et *āṅkāḥ* n'est pas plus significative qu'entre le grec κύκλος et le sanskrit *cakráḥ*, termes désignant la « roue », le « cercle ».

l'existence du verbe correspondant *āñcati* (« il courbe »), qui est beaucoup plus employé que le neutre *āñkaḥ* et qui entre comme premier terme dans une série de composés, a une variété de sens plus grande encore que le substantif grec masculin *ῥγκος*. Selon le dictionnaire de Monier-Williams⁶¹, qui est l'équivalent du dictionnaire grec de Liddell-Scott, il signifie, entre autres sens, non seulement le « crochet » mais aussi toute courbure dans le corps humain, « flanc », « giron », « sein », et peut désigner « le corps » tout entier. Pourquoi le mot grec, qui est morphologiquement son correspondant, ne pourrait-il pas, lui aussi, désigner, à partir d'un sens primitif de « courbure », à la fois les « crochets d'une flèche » chez Homère, le « gonflement » du corps chez Hippocrate, ou la « masse » du corps en général chez Empédocle ? Le passage du sens de « courbure » à celui de « gonflement » n'a rien d'in vraisemblable. Il est attesté d'une part en sanskrit pour un mot de la même famille, *añkurāḥ*, qui a le sens de « tumeur » dans un traité médical⁶², et d'autre part en grec lui-même pour l'adjectif *κυρτός* « courbe » (cf. lat. *curvus*) et ses dérivés⁶³. Dans la *Collection hippocratique*, en effet, l'adjectif *κυρτός* est employé, comme les adjectifs dérivés de *ῥγκος*, pour qualifier une partie du corps qui est « gonflée », et le substantif *κύρτωμα* signifie « le gonflement » ou « la saillie », exactement comme *ῥγκος*⁶⁴. En partant du sens primitif de « courbure », on comprendra mieux les emplois concrets de *ῥγκος* et de ses dérivés⁶⁵ ; et il n'est pas indiffé-

61. S. Monier Monier-Williams, *A Sanskrit English Dictionary*, Oxford, 1899, p. 7. Voici quelques-unes des significations du mot : « a hook... ; a curve ; the curve in the human, especially the female, figure above the hip (where infants sitting astride are carried by mothers, hence often = « breast » or « lap ») ; the side or flank, the body ; ... the bend in the arm ». En composition comme premier terme, il a parfois le sens de « corps » (cf. *añka-parivartana*, n., « turning the body, turning on the other side »).

62. Ce substantif, qui désigne un « bourgeon », une « pousse », a le sens de « tumeur » dans un traité médical de Suśruta, selon le dictionnaire de Monier-Williams s.v. Il correspond soit à *āṅkūlos* (voir M. Mayrhofer, *Kurzgefasstes etymologisches Wörterbuch des Altindischen...*, p. 19 ; J. Gonda, *Die Indischen Sprachen*, 1. *Old Indian* (Handbuch der Orientalistik, II, 1, 1, Leiden, 1971, p. 212), soit plutôt à *ḍṅkūlos* (T. Burrow, *The Sanskrit Language*, Londres, p. 148).

63. Sur les différentes racines indo-européennes désignant la « courbure », « le crochet », voir C. D. Buck, *A dictionary of selected synonyms in the principal Indo-European languages*, Chicago et Londres, 1949, p. 897 sqq.

64. En effet, *κύρτωμα* est employé comme *ῥγκος* pour désigner un gonflement de l'hypococondre (*Pronostic*, c. 11 Littré II 198, 10 (ou le gonflement d'une femme qui paraît être enceinte (*Prorrhétique* II, c. 26, Littré, IX, 58, 16 : τὸ κύρτωμα τὸ τῆς γαστρὸς ; et, comme *ἐξόγκωμα*, il désigne une saillie de l'os (*Fractures*, c. 8, Littré III, 448, 10). Le verbe *κυρτόμαι* est employé à propos d'une outre qui « se gonfle » sous l'effet de l'air (*Articulations*, c. 47, Littré IV, 212, 3).

65. Voir, par exemple, Xénophon, *Art équestre* I, 12 : πλευρά... ὀγκωδεστέρα « côtes passablement bombées dans la région du ventre ». Comp. le sanskrit *añkasām*, n. « les flancs d'un cheval ».

rent de noter que l'emploi le plus ancien, après Homère, concerne la sphère « au beau cercle » chez Parménide⁶⁶.

De la sorte, le mot grec ὄγκος peut retrouver sa place, avec la totalité de ses sens, dans cette vaste famille de termes qui se rapportent tous, quoique de façon variée, à l'idée de courbure⁶⁷. Entre la colline de Mégare au beau vallon (εὐαγκής), chantée par Pindare, et le corps de la femme aux belles rondeurs (εὖογκος) souhaité par Hippocrate⁶⁸, il n'y a peut-être, dirait l'homme de science, qu'une différence de degré dans la racine. Il y a peut-être aussi, ajouterait le poète, une correspondance secrète dans le galbe, une unité de la vision retrouvée.

66. Cité *supra* à la note 15. Comp. aussi, à propos d'Empédocle (DK 31 B 20, v. 1, cité *supra* à la note 15), le commentaire de J. Bollack qui parle de la « rondeur des membres » (*Empédocle III. Les origines. Commentaire I*, Paris, 1969, p. 103) et qui, tout en acceptant la distinction traditionnelle entre les deux mots ὄγκος, envisage une contamination possible des sens de courbure et de masse.

67. Si l'on rattache à cette seule et même racine non seulement tous les sens de ὄγκος, mais aussi tous ses dérivés, on perçoit le parallélisme entre les deux branches de la famille, notamment εὐαγκής et εὖογκος; εὐάγκεια et εὖογκίη; ἀγκύλος et ὀγκύλος; ἀγκύλλω et ὀγκύλλομαι; et peut-être aussi ἀγκίον et ὀγκίον; voir Annexe II (Sens et étymologie de ὄγκος/ἔγκος), *infra*, p. 57-59. Cette nouvelle hypothèse a aussi l'avantage de supprimer les difficultés que la partition introduite par les modernes avaient créées. Ces difficultés sont de deux ordres. Tout d'abord, on a rattaché à ὄγκος I des emplois techniques qui sont fondamentalement identiques à ceux de ὄγκος II. Pourquoi, en effet, attribuer à deux racines différentes les sens de « pièce en saillie » dans un vaisseau chez Moschion (*apud* Athénée 208 b) et « gonflement » d'une partie du corps chez Hippocrate ? Ensuite, on n'a pas su s'il fallait rattacher à l'une ou à l'autre racine un dérivé homérique ὄγκιον qui a le sens de « coffre ». Il est probable que c'est la forme pansue du coffre qui lui a donné son nom (cf. Eustathe, *Comm. à l'Odyssée* XXI, v. 61, 1899, 5 : « le nom vient du fait qu'il est ὄγκῶδες « renflé »); on pourrait comparer à κύρτος (ὄ) « la nasse » qui doit vraisemblablement son nom à sa forme arrondie (κυρτός).

68. Pindare, *Néméennes* V, 46. Hippocrate, *Maladie des femmes* I, c. 12, Littré VIII, 50, 8.

ANNEXE I

Tableau de répartition des emplois de ὄνομα I et II (y compris les dérivés et composés) d'Homère à Aristote.

	δγκος I II	δγκώω ογκάω	δι- ογκάω	ἐξ- ογκέω	ἐξ- ογκάω	ἀπ- ογκέω	ἐξ- ογκέω	ὑπερ- ογκέω	ὑπερ- ογκέω	ὀγρός ὠδης	ὀγκ- ὠδης	ὀγκ- ὠδης	εὐ- ογκος	εὐ- ογκίη	μεγαλ- ογκίη	ὄγκος λομαί	ὄγκων δράκων
Homère	2																1
Poésie archaïque																	
lyrique	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Parménide	1																
Empédocle	2																
Poésie théâtrale																	
Eschyle	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Sophocle	5	1															
Euripide	9		5	4									1				
Aristophane	2															4	
Prose ionienne																	
Hérodote	2		2														
Hippocrate	25	2	1	2	1	4	1	1	3	11	4	1	1	1	2		
Démocrite																	
Prose attique																	
Thucydide	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Lysias	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
Isocrate	2																
Platon	41																
Démosthène	1																
Koinè ancienne																	
Xénophon	3	1															
Aristote	57 (+1 adj)	3								7	1	3					

ANNEXE II.

SENS ET ÉTYMOLOGIE DE ὄγκος/ἄγκος

Racine suffixée * $\partial_2 en-k-$ /* $\partial_2 on-k-$ ayant le sens fondamental de « courbure » ; cf. skr. *āṇcati* « il courbe ».

I. Thème I, degré -e- :
* $\partial_2 en-k-$ radical ἄγκ-¹

II. Thème I, degré -o- : * $\partial_2 on-k-$
radical ὄγκ-

ἄγκος (τὸ) = skr. *āṇkaḥ*
(n.) courbure de la
vallée ; vallée (Hom.,
etc.).

ὄγκος (ὁ) = skr. *āṇkāḥ* (m.)

— sens concrets :

1. « barbes d'une flèche » (Hom. Philostr.), cf. lat. *uncus* « crochet ».

2. éminence courbe : « gonflement » (Hp.) ; « monceau » (Hdt.) ; « renflement » le long d'un vaisseau (Moschio ap. Ath. 208 b), « proéminence » au sommet d'un masque tragique (Pollux IV, 133).

3. « volume » (ou « masse »), de la sphère (Parm.), du corps humain (Emp.), de l'air (Emp.), etc. Distinct du « poids » (Hp., etc.).

— sens métaphoriques :

1. « prospérité, faste ».

2. en bonne part « ampleur de la réputation » ; en mauvaise part « orgueil ».

3. voc. rhét. : en bonne part « ampleur » d'une œuvre ou du style (Arist.) ; en mauvaise part « enflure ».

Adj. au comp. ὀγκότερος « plus volumineux » (Arist.) et au superl. ὀγκότατος (A.P.).

Composés (comme premier terme) : rares ; voir surtout ὀγκολογέω· γογγύζω (Hsch.) ; ὀγκοποιέω (tardif) et ὀγκόμασθος « aux seins volumineux » (Malalas).

Composés (comme second terme) :

ἄ-ογκος : « sans rondeur, sans volume », à propos du corps humain (Hp.) ; ἄ-ογκέω n'existe pas².

1. Sur le radical ἄγκ-, voir l'excellent article de Pierre Chantraine dans son *D.E.L.G.* Je ne note ici que les correspondances les plus nettes avec le radical ὄγκ-.

2. Le verbe ἄογκέω, cité par L. S. J. pour une inscription de Termessos de Pisidie, est une mauvaise lecture (voir n° 574, l. 4, *T.A.M.* 3, 1, R. Heberday, p. 183).

εὐαγκής : « aux belles vallées » (Pind.)
 εὐάγκεια (ή) : « belle vallée » (Call.)

εὖ-ογκος : « à la belle rondeur, au beau volume » à propos du ventre et du corps humain (Hp.) ; au figuré (Eur.) ; εὐογκία : au figuré « modération » opposé à μεγαλογκία « démesure » (Démocrite).

δύσ-ογκος : « au volume encombrant », à propos de la richesse (Plut.).

ἴσ-ογκος : « au volume égal », distinct de ἰσοβαρής (Archimède) ; ἰσό-ογκος (tardif).

ὑπέρ-ογκος : « excessivement enflé ou volumineux », à propos d'une partie du corps (Xén.), de la richesse (Plat.), de l'orgueil, du style ; ὑπερογκέω : être excessivement saillant », à propos de la tête d'un os (Hp.).

*ἄπ-ογκος → ἄπ-ογκέω : « faire saillie en pendant », à propos d'un polype nasal (Hp.).

ἔξ-ογκος : « saillant » à propos des yeux (Plut.) ;

ἐξ-ογκέω : « être gonflé » à propos de l'aîne, « être saillant » à propos de la tête d'un os, etc. (Hp.).

Cf. aussi ἔν-ογκος, ἔπ-ογκος, κάτ-ογκος, περί-ογκος, προσ-ογκέω.

Subst. : ὄρ-ογκοι (οί) : « éminences montagneuses » (Nic.).

Dérivés : —subst. :

ὄγκιον (τό) : « coffret » (pansu ?) Hom.

— adj. :

ὄγκηρός : « enflé », volumineux », au sens propre (Hp.) ; au figuré, à propos du train de vie (Xén.), de pensées « amples » (Isocrate) et d'un style « enflé ».

ὄγκώδης : « renflé », à propos des côtes d'un cheval (Xén.), « volumineux » (Hp.) ; au figuré (voc. moral et rhétorique).

ὄγκύλος : « gonflé d'orgueil » (Hsch.) cf. skr. *añkurāḥ* (« bourgeon », « tumeur » dans un traité médical) qui peut correspondre aussi à ἀγκύλος.

ὄγκύλλομαι : « se gonfler », à propos du ventre (Hp.) ; « se gonfler d'orgueil » (Ar.) ; διογκύλλομαι (tardif) ; ὄγκυλάομαι (v.l. de ὄγκύλλομαι Érotien) Souda¹.

Verbes :

ὀγκόω : « donner du volume, gonfler »,

ἀγκύλος « recourbé » (Hom., etc.), à propos du cou (médical, Arétée).

ἀγκύλλω : « courber », à propos de l'opisthotonos qui courbe l'homme en arrière (Arétée).

1. ὄγκυλόομαι donné par L.S.J. n'existe pas ; voir *supra*, n. 31.

à propos d'un vaisseau sanguin (Aristote);
mét. « enfler » son esprit (Ar.); « enfler »
quelqu'un = grandir sa réputation (Eur.).

ὄγκομαι : « être élevé », à propos d'un
tombeau (inscr.); mét. « être gonflé », de
richesse (Eur.), de réputation ou d'or-
gueil (Eur., Soph., Ar.).

ὄγκωτός : « pourvu d'un tertre », à pro-
pos d'une tombe (A.P.).

D'où les subst. ὄγκωσις : « enflure »
(Arist.)

ὄγκωμα : « gonflement » (médic.)
« coude » (Oribase).

Cf. ἄγκων « coude ».

ἐξ-ογκώω : « faire une éminence » avec
des compresses (Hp.); mét. « donner une
réputation éminente » (Eur.).

ἐξ-ογκομαι : « s'enfler », à propos du
corps (Hér.); mét. « s'enfler » d'orgueil
(Hér.).

D'où le subst. ἐξ-όγκωσις « gonfle-
ment » (médic.).

δι-ογκώω : « gonfler » la bouche
(Hermog.).

δι-ογκομαι : « se gonfler », à propos du
ventre ou d'un aliment (Hp.).

D'où les subst. δι-όγκωσις « tumeur »
(médic.)

ἐπιδι-όγκωσις « tumeur qui s'ajoute »
(médic.).

Autres composés tardifs : ἀπ-ογκώω,
ἐπ-ογκώω, παρ-ογκομαι, συν-ογκομαι,
ὑπογκομαι, ὑπερ-ογκομαι.

Autres substantifs :

ὄγκη· γωνία, μέγεθος (Hsch.)

ὄγκιαι · θημῶνες, χώματα σιδηροθήκη
(Hsch.).

ἐπ-όγκιαι· αἱ τοῦ πλοίου παραθῆκαι
(Hsch.).

ANNEXE III



Néoptolème sacrifie Polyxène. Détail d'une amphore « tyrrhénienne » à figures noires, Londres, British Museum 97. 7-27.2, 570-560 av. J.-C. Beazley, A.B.V. « The Tyrrhenian Group », n° 27.

*
* *

Madame de ROMILLY marque l'intérêt de la communication, qui illustre bien un des aspects de l'essor extraordinaire que connaissent actuellement les études hippocratiques. M. Jouanna y a largement contribué par des éditions, par des études doctrinales, et par d'intéressantes études sur le vocabulaire. L'exemple choisi aujourd'hui montre qu'il peut être important pour le philologue, non pas de trouver des sens nouveaux aux mots, mais de cerner avec plus d'exactitude leur sens précis — sens que le bon traducteur devrait toujours s'efforcer de faire sentir. Elle soulève le cas d'un exemple difficile de Sophocle (*Ed. Col.*, 1341), pour lequel l'analyse de M. Jouanna pourrait fournir une bonne base d'interprétation, et suggère, en rappelant l'opposition fréquente des « grands » et des « gros », que les valeurs favorables du mot étudié doivent être fort rares, et toujours révélatrices.

M. Jean IRIGOIN présente les observations suivantes :

Avec sa communication sur le mot ὄγκος, M. J. Jouanna nous a montré — et ce n'est pas la première fois — quelle est la richesse du vocabulaire technique de la *Collection hippocratique* et comment l'étude de ce lexique nous permet de préciser et de mieux comprendre le sens de certains mots utilisés aussi par les poètes tragiques. Tous les exemples qu'il a cités et commentés prouvent sans conteste que la notion de « volume », et non celle de « poids », est impliquée dans ces emplois du mot ὄγκος, aussi bien chez les médecins que dans la tragédie.

Ce résultat étant acquis, je voudrais faire une remarque à propos des conséquences étymologiques que, à la fin de sa communication, M. Jouanna a tirées de la démonstration sémantique. En affirmant que le sens de « poids », pour ὄγκος II, est considéré « comme fondamental par les modernes », et en remontant à Passow et même jusqu'à Buttmann pour trouver l'origine de cette interprétation reprise, selon lui, dans les plus récents dictionnaires étymologiques, ceux de Frisk et de Chantraine, n'a-t-il pas quelque peu gauchi l'argumentation implicite de ces savants qui rattachent ὄγκος II à la même racine que le verbe ἐνεγκεῖν ? En fait, comme il l'a précisément rappelé, Buttmann parle de « Last », c'est-à-dire non pas de « poids », mais de « charge » (en grec, la catégorie des noms d'action, dérivés thématiques à vocalisme *o* portant l'accent sur la racine, exprime autant la chose faite, *res acta*, que l'action elle-même : λόγος est le « discours » à côté de λέγειν « dire », et ὄγκος la « charge » à côté de ἐν-εγκ-εῖν « porter »). Or toute charge comporte deux

éléments : son poids et son encombrement. C'est ce que Chantraine a voulu faire comprendre à son lecteur en parlant, dans son article *ῥγκος* II, d'abord de « masse, poids », puis de « masse, volume ». Il me semble donc, et sur ce point je me séparerais de M. Jouanna, que les étymologistes ont eu de bonnes raisons de distinguer deux mots *ῥγκος*, issus le premier de la racine suffixée **a₂on-k-*, le second de la racine suffixée **a₁on-k-*, qui aboutissent en grec à des formes homophones. Au cours de son évolution, la langue a commencé par éliminer *ῥγκος* I (cf. latin *uncus* « croc, crochet »), attesté seulement chez Homère ou par référence à lui, en n'utilisant, dans le sens « courbe, recourbé, crochu », que la racine suffixée au degré *e* (**a₂en-k-*), soit en grec *ἄγκ-* (cf. *ἄγκύλος* « courbe », *ἄγκυρα* « ancre », *ἄγκιστρον* « hameçon », *ἄγκών* « coude », etc.). Le mot *ῥγκος* II resté seul en usage, son sens s'est précisé peu à peu : comme la langue disposait déjà de deux formes anciennes pour exprimer la notion de « poids », l'adjectif *βαρύς* « pesant, lourd » (cf. latin *gravis*) et le substantif *βάρος* « pesanteur, poids », la restriction sémantique s'est faite par élimination de celle des deux composantes de la « charge » qui avait déjà une expression lexicale usuelle, et le mot *ῥγκος* II s'est spécialisé dans le sens d'« encombrement », d'où « volume ». M. Jouanna a cité trois exemples, empruntés respectivement au traité hippocratique *Du régime*, à Aristote et à Archimède, où l'opposition entre *ῥγκος* et *βαρύς/βάρος* est manifeste, je dirais presque insistante ; Aristote, en parlant du rapport entre le bronze et la laine, éveille en notre mémoire le souvenir de la devinette enfantine : « Qu'est-ce qui est plus lourd, un kilo de plomb ou un kilo de plume ? », tant il est vrai qu'il est difficile d'écarter l'estimation de l'œil, fondée sur le volume, pour juger du poids d'un objet. L'un des grands mérites des Grecs des *v^e* et *iv^e* siècles, praticiens, penseurs ou savants, est d'avoir cherché et réussi à établir une relation univoque entre les mots employés et les notions à exprimer. Cela aussi, nous sommes reconnaissants à M. Jouanna de nous l'avoir rappelé.

MM. Louis ROBERT et Pierre GRIMAL interviennent également après cette communication.